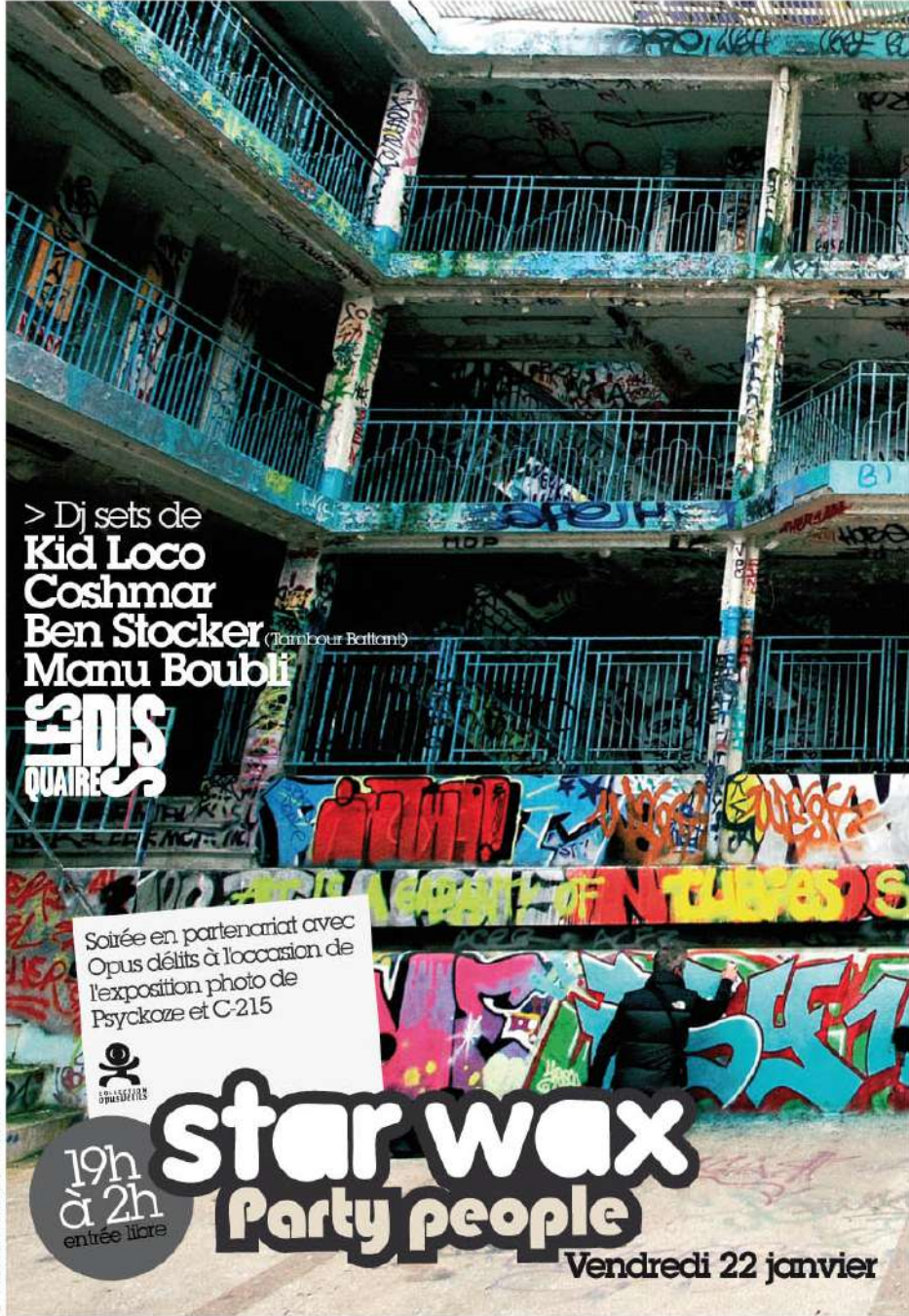






> Dj sets de
Kid Loco
Coshmar
Ben Stocker (Tambour Battant)
Monu Boubli
EDIS
QUAIRE

Soirée en partenariat avec
 Opus déliés à l'occasion de
 l'exposition photo de
 Psyckoze et C-215

19h
 à 2h
 entrée libre

starwax

Party people

Vendredi 22 janvier

ElectroRockHiphop & Rare Grooves @ Les Disquaires : 6 rue des Taillandiers, Paris 11ème. (M) Ledru Rollin ou Bastille.

© "Mister T / Critères Editions"

Sommaire - Edité par les membres du bureau.

03	EDITO	04	NEWS	05	SHOPPING
06	GUTS	08	POLO DE PAPA JAZZ		
12	RARE WAX PAR KID LOCO				
14	REPORT STAR WAX PARTY PEOPLE				
16	TAMBOUR BATTANT	18	FUROY		
22	LUCIANO	26	MAYER HAWTHORNE		
30	TRIBE & CARL CRAIG	34	INTERLOPE		
40	CHRONIQUES CD & WAX	46	STUART BAKER		
50	CHRONIQUES LIVRES				

Longtemps marginalisées voir stigmatisées, les musiques dites actuelles, peu importe que l'on parle de hip-hop ou d'électro, commencent à se faire une place non négligeable dans le paysage culturel français. Il serait temps si l'on prend en compte le fait que sont réunies sous cette appellation des pratiques musicales apparues depuis plus de vingt ans. Il n'empêche. Le fait que le conservatoire de Paris mette cette année en place une classe qui leur est dédiée est signe que même dans ce haut lieu de l'orthodoxie et du clacissisme musical les platines, samplers et autres boîtes à rythme peuvent trouver une place et les DJs, producteurs et beatmakers obtenir la même considération que les autres musiciens.

Mais alors, me direz-vous, le cursus du conservatoire comprendra-t-il des conseils pour produire au volume sonore le plus bas possible ce que la préfecture de Paris qualifie de nuisance ? Peut être, qui sait. Toujours est-il que si l'on ne peut que se réjouir d'une reconnaissance aussi prestigieuse, celle-ci ne fera pas oublier la difficulté de faire vivre ces musiques au quotidien et le fait qu'il devient tous les jours plus compliqué d'organiser des concerts ou soirées sans risquer amendes et/ou fermetures administratives. Pour preuve, les associations Technopol, Plaqué Or et My Electro Kitchen ont lancé une pétition en ligne intitulée "Paris : quand la nuit meurt en silence". Le nombre de signataires parle de lui-même et il y a fort à parier que le constat à l'origine de cette initiative pourrait être fait dans à peu près toutes les villes de France. La population vieillit, vous êtes priés de rester chez vous.

Il reste heureusement encore quelques îlots de liberté. La Star Wax Party People #1 en fut un. Pas de voisins allergiques à la musique, pas d'intervention inopinée des forces de l'ordre mais un Webbafield en pleine forme pour un concert d'anthologie avec Phonk Addiction suivi de DJs... Rendez vous fin janvier pour un deuxième round.



critères



et Pressillon

Soirée d'audition du Printemps de Bourges

Les auditions du printemps de Bourges pour l'Île de France, ouvertes au public sur invitation offerte (à retirer dans les boutiques Fnac) se déroulent une nouvelle fois au Nouveau Casino. Les sélections pour les musiques Hip-hop-soul-funk et reggae se dérouleront le 8 décembre avec en compétition Matt Moerdock, Soul Square, Abbas Abbas Hip Zap, 36 States et Pete Williams. Puis le jeudi 17 décembre place aux découvertes électro, également dès 19h, avec Raoul Sinier, Minivan, Ze bug !, Wat, Sa Bat'Machines. Visiter le site officiel www.reseau-printemps.com pour les dates et lieux des autres régions.

Music-Expo

L'Espace de la Grande Arche de la Défense accueille le weekend des 12 et 13 décembre la première édition d'un nouveau salon, cette fois grand public. Place à l'éclectisme, au sport (Bmx, StreetFootball, basket freestyle...) et surtout à la musique grâce à des initiations et démos de Mix Vibes ou Yamaha et des concerts de Enhancer, Sinik, DubmoodVSfacteur, David Vendetta, Music is not fun, Dj Nelson ou encore Patson. Tarifs et détails sur www.music-expo.com. Une after en entrée libre avec les Djs R-ash, M Rode, Coshumar et Supaphonik aura lieu de 21h à 2h au Downtown café, 46 rue Jean Pierre Timbaud-75011.

Discom-Mix Move

Le regreté Siel semble avoir trouvé un digne successeur. Le MixMove s'associe au salon de l'événementiel et de la nuit, le Discom, à Paris les 14, 15 et 16 mars 2010. Star wax y sera présent. Attendez vous à de belle surprise...

Expo Miles Davis prolongée jusqu'en janvier

Organisée avec le soutien du Miles Davis Properties, l'exposition de la Cité de la Musique (Paris - jusqu'au 17 janvier 2010) propose de retracer le parcours musical et personnel de Miles Davis, de la ville de son enfance, East St-Louis, jusqu'au concert rétrospectif qu'il donna sur le site même de La Villette à Paris, à quelques semaines seulement de sa disparition.

Dj Seep / Free webmix

Dj Seep propose Kold School 5 sa nouvelle mixtape 100% shoegazing crunkpop left-coast glitchfunk arpeggio smurf-rock cropped screwed lazer-disco acid ravestep baltimore spacegrind en téléchargement gratuit sur <http://soundcloud.com/dj-seep/kold-school-five>

Dj Bly / A Contre Sens mixtape

Dj Bly propose une mixtape gratuite, «A contre sens». La qualité de la sélection hip-hop très éclectique distingue ce projet des autres. La distribution aussi : Pour la recevoir, envoyez une enveloppe A5 libellée à vos noms et adresses, affranchie à 1,12euro (2 timbres à 0,56 euros) à l'adresse suivante : A Contre-Sens / La Mixtape, CDV 8634 - 31, rue du Breuil, 38350 La Mure.

Scratchophone Distribué en France

Scratchophone, platine vinyle hybride, autonome et portable, chroniquée dans ces mêmes pages il y a peu (Star Wax n°06), a trouvé son distributeur/revendeur exclusif français et européen! Noizik, spécialisé dans la distribution et la vente online de matos original et exceptionnel (contrôleurs MIDI modulaires, interactifs, lutherie électronique et autres guitares customs...), a craqué pour cette platine dédiée au Scratch qui révolutionne l'approche du Turntablism. Infos sur www.noizik.com

Superfly Records / Nouveau disquaire

Le collectif Paris Djs, qui a le mérite de partager sa passion pour la musique de qualité a ouvert le 7 novembre dernier la boutique Superfly Records. Au menu, Jazz, Soul, Funk, Disco, Latin, Afro, Brasil, Pop/Rock, Electronique. Une nouvelle qui devrait réjouir les passionnés de disques comme nous et plus simplement tout passionné de musique qui se respecte. 53 rue Notre Dame de Nazareth 75003 Paris. Tel 01 44 61 06 07. Également sur le web : www.superflyrecords.com

CIDISC

Cidisc à Paris: 67^{ème} édition du CIDISC aura lieu à l'EspaceChamperret, les 16 et 17 janvier 2010. Un des rendez-vous parisiens des collectionneurs de disques vinyles, cd et dvd. Vous y trouverez essentiellement des disques des années 60 et 70: des bacs de soul, funk, disco, reggae, pop, rock, variété française et internationale. La possibilité d'y croiser des mélomanes, des hardcore diggers, des collectionneurs (à moins que vous soyez les trois en même temps). Des disques pour toutes les bourses, crise oblige. Métro Porte de Champerret.

R.I.P.M.J

L'Olympia accueille jusqu'à février 2010 une boutique éphémère dédiée au merchandising de Michael Jackson. Ce pop up store ouvert du mardi au samedi de 11h à 18h disposera d'une large gamme de produits dérivés dont des exclusivités, tous validés par la star avant son décès. Les t-shirt, casquettes, mugs et autres objets, ainsi que des enregistrements phonographiques et vidéographiques seront présents

Dans les bacs ou à venir

Tambour Battant « Chip Jockey » Ep avec des remix de Pro7 chez Boxon record en 2010. Missill « Chuppa », Bigpodisc 003 pour décembre avec des remixes de Maelstrom, TB et the Unik, Puppetmastaz « TheBreakUp » annonçant leur séparation, Monette Sudler «where Have All The Legends Gone», Le Peuple de l'herbe «Tilo», Dj Medhi album remix « Red Black & Blue », Labiur «Blutiful», Robertson «Favorite People», Mr Chop «For Pete's Sake», Freestyle Professors «Gryme Tymes» (un album de oldtimers Hip-hop du Bronx). Uffiez, Milano Jazz Dance Combo, Jondo «Pure» et bien d'autres.



01 HORLOGE / CLOCK WISE : Clock Your Vinyl vous permet de réaliser votre horloge vinyle personnalisée, du jeu d'aiguille à l'impression d'un visuel sur le macaron ou sur tout le vinyle. De 25 à 35 euros. www.clockyourvinyl.com **02 SAC / MOTU** : Le sac ultra-renforcé, avec de très nombreux rangements spécialement conçus pour la MOTU Traveler et la TravelerMK3 ou encore pour votre laptop. Infos : www.umdistribution.com **03 VESTES / COLUMBIA** : Clinton Street (femme) & Mt. Krause (homme). Technologie Omni-Tech® - Protection imperméable respirant qui empêche les éléments de pénétrer à l'intérieur, tout en permettant à l'humidité de s'évacuer. Modèle Mt. Krause disponible avec des écouteurs Skull Candy intégrés. **04 ENCEINTE / NEO TONIK BALL** : Enceinte de poche, au design séduisant, avec un son à 360°, 19.90 €. **05 LUNETTES / LINKSKIN** : Série écologique qui intègre un processus d'éco-design : matériaux recyclés, gestion des déchets, peintures certifiées aux normes ROHS... More : www.linkskin.fr **06 LIVRE / WAX POETICS COVER STORY** : Réédition du livre consacré aux pochettes de disques avec une sélection très inspirée de nos confrères américains de Wax Poetics. Environ 20 euros aux éditions PowerHouse. **07 LIVRE / PSYCKOZE** : Livre illustrant le travail de l'oldtimer graffiti artiste parisien Psyckoze. Découvrez ses œuvres des catacombes jusqu'à ses toiles en passant par la rue. Ed Critères. 9.90 euros. **08 SAC À DOS / ECKO** : Concept malin, vous permettant de ranger votre casquette à l'arrière du sac grâce à une poche spéciale, 50 euros.

WWW.TEMPLEOFDEEJAYS.COM

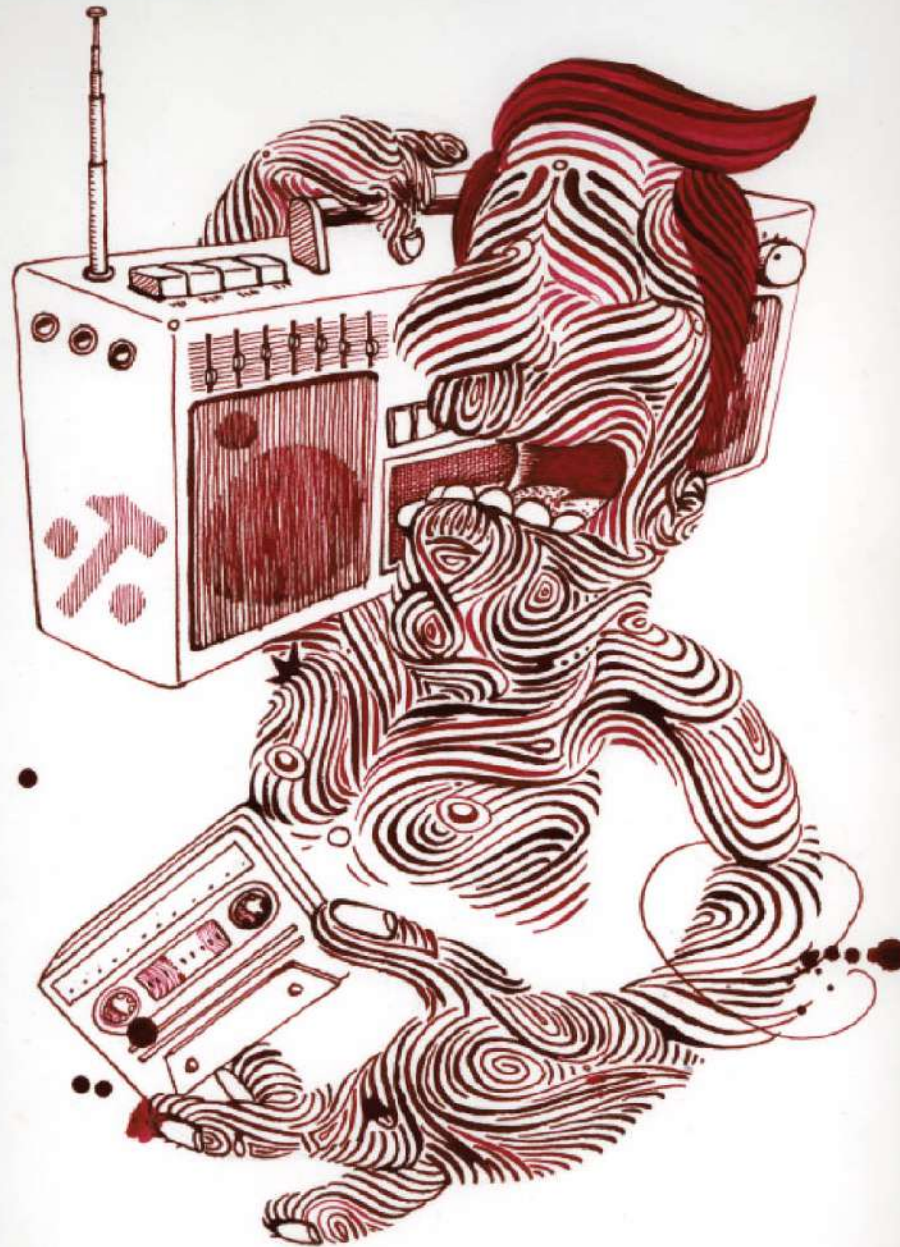


MUSIC, CLOTHES & DEE JAY'S STUFF

GUTS

HOMME DE L'OMBRE DE L'UN DES PREMIERS GROUPES DE RAP FRANÇAIS AUX VENTES À SIX CHIFFRES, GUTS EST DEPUIS BIEN LONGTEMPS RETOURNÉ À L'ARTISANAT.

JAMAÏQUE, COSTA RICA, LONDRES, NEW-YORK OU TIGNES, SA VALISE S'EST TRIMBALLÉ UN PEU PARTOUT POUR FINIR PAR ATTEINDRE SUR UNE ÎLE ESPAGNOLE. APRÈS LA BIEN-HEUREUSE RENAISSANCE SUR WAX ON, GUTS OUVRE PURA VIDA, ENSEIGNE 100% INDÉPENDANTE POUR PRODUIRE, RÉALISER ET DIFFUSER SA MUSIQUE.



« Guts Le Bienheureux était un album dans la grande tradition du beatmaking : des morceaux courts, des boucles, peu d'arrangements. Pour « Freedom », il fallait forcément faire évoluer ce concept qui peut vite devenir ennuyeux et indigeste. Je devais aller vers des morceaux plus longs, plus structurés, avec plus de relief, avec des passages plus allégés et d'autres plus chargés ou plus rythmés. Il fallait surtout que dans chaque morceau on ait l'impression de raconter une histoire ».

Règle quasi gravée dans l'acétate : le beatmaker est autiste et ses seuls amis sont une machine et un Everest de vinyles dégoutés partout où c'est possible. Plus seul que Napoléon à Sainte-Hélène, Guts inaugure le diggin' sur le net. Pour le reste, il est comme ses congénères : « Tout est fait 100 % MPC avec uniquement des samples de vinyles. C'est tout de suite beaucoup plus agréable à travailler pour capter la chaleur, le grésillement, le mouvement, la couleur ». Sauf qu'arrive un moment où trouver un break de funk inédit ou une boucle de soul vierge devient aussi rare qu'un but italien dans le temps réglementaire. Alors, en plus de la musique sud-américaine et de l'incontournable reggae, il a fallu élargir le spectre : « Entre les 2 albums j'ai découvert un patrimoine incroyable dans la musique d'Europe de l'est des 70's. Je suis tombé sur tout un tas de morceaux fantastiques dans lesquels j'ai beaucoup samplé ».

L'excellence du son sur cire noire donne forcément des envies pas toujours faciles à reproduire chez soi. C'est là qu'arrive le Père Noël. Pour Guts il vit dans le sud de l'Angleterre et il faut venir chercher son cadeau sur place : « John Dent est une légende qui a masterisé des albums de Bob Marley pour Island. Je suis allé directement le voir MPC sous le bras dans son studio de mastering. Je voulais réaliser un rêve : masteriser en sortie de MPC 4000 en analogique sur bandes 30 pouces. Le son sortait sur les bandes et John faisait la laque tout de suite derrière. L'intérêt était de convertir du digital en analogique pour en faire du vinyle. John a mis de la vie dans ma musique et je suis vraiment très content du résultat. Son mastering a complètement personnalisé mon son ».

Deux disques auront été nécessaires pour contenir ce foisonnement d'influences et de samples à messages. Mastermind musical, « Freedom » cache dans le fond du mix des portes secrètes qui ne s'ouvrent qu'aux plus attentifs : « J'ai voulu toucher des gens qui n'ont aucun rapport avec ce milieu, ni même avec le Hip-Hop. Faire un album ouvert à écouter sans restriction ». C'est réussi.

Papa jazz



ILS SONT FRANCILIENS ET LEUR MUSIQUE OSCILLE ENTRE LE HIP-HOP INDÉ ET LA NU-SOUL. ELLE EST SUÉDOISE ET SA VOIX EST TRÈS RECHERCHÉE. LEUR ALBUM SE VEND DEPUIS PLUS D'UN AN AUX USA ALORS QU'IL EST PASSE INAPERÇU EN FRANCE. STARWAX VOULAIT TOUT SAVOIR DE LA COLLABORATION ENTRE KISSEY ASPLUND ET PAPA JAZZ. POLO (BEATMAKER AU SEIN DE PAPA JAZZ) NOUS APPORTE QUELQUES RÉPONSES...

Peux-tu te présenter, présenter le collectif, combien de membres, quel rôle à chacun, et depuis combien de temps vous faites de la musique ensemble?

Polo du collectif Papajazz, beatmaker à mes heures perdues. Papajazz, c'est un collectif de 7 membres qui existe depuis septembre 2003, composé de 4 beatmakers, et de Mc's.

Quelles sont les influences majeures du collectif? Quelle est votre formation en tant que musiciens?

Personnellement, j'ai joué du piano. Un second membre est guitariste. Un troisième joue piano/batterie et un peu de guitare.

Dans votre façon de travailler, vous êtes indépendants les uns des autres, ou en interaction?

Les beatmakers du collectif travaillent chacun de leur côté. Mais il arrive aussi qu'on travaille ensemble, l'un apporte une rythmique qu'un autre complète par une mélodie, une ligne de basse. Mais la plupart du temps, on bosse chacun de notre côté. Une fois le projet finalisé, on l'apprécie tous ensemble, et c'est le collectif qui valide: soit on garde, soit on jette. Parce que tout doit être fait sous l'étiquette Papajazz, donc approuvé par tout le collectif.

Comment vous positionnez-vous par rapport aux labels? L'autoproduction, c'est un choix délibéré, ou alors une contrainte due au fonctionnement de l'industrie du disque?

On fait une différence entre musique et cacophonie (« Il n'y a que deux sortes de musiques: la bonne et la mauvaise » Duke Ellington ndlr). On essaie de faire de la bonne musique, c'est à dire une musique intemporelle. Une musique intemporelle, c'est Miles Davis. Tu l'écoutes aujourd'hui, tu vas être touché, par une section rythmique, sa trompette; tu l'écoutes dans dix ans, tu seras touché différemment. Il y a une interaction. Rien à voir avec ce qui se fait aujourd'hui: c'est ce que j'appelle de la cacophonie: du bruit qui fait mal aux oreilles, dont l'auditeur se lassera vite.

Imagine que tu possèdes une collection de vinyles conséquente. Quel est votre rapport au scratch? Pourquoi ne pas en avoir inclus d'avantage dans l'album de Kissey Asplund « Plethora »?

Tout simplement parce que j'utilise très peu ma platine vinyle, puisque j'ai très peu d'albums sur ce format. Les sons de scratch que j'utilise proviennent de samples. Ce qui rend le rapport au scratch assez compliqué.

Donc vous êtes plutôt beatmaking que dj'ing?

Plutôt beatmaking, oui. Mais fatalement on va se mettre au dj'ing puisqu'on va commencer à faire des scènes. Et dans cette optique là, il faut qu'on ait une configuration live qui va inclure le dj'ing.

A propos du sample, vous utilisez des banques de données libres de droits ou vous déclarez les échantillons?

C'est THE question: on utilise des samples libres de droits, et d'autres dont les droits sont protégés. Mais surtout, on essaie de travailler en amont, en restructurant les samples, ou mieux: en les réjouant, de façon à les rendre méconnaissables. Concrètement, on n'a pas les moyens de prendre une boucle de Curtis Mayfield, d'extraire une rythmique, et hop on a fait une instru. Nous on n'est pas dans cette optique là: on essaie de pousser un peu la recherche, le délire, le travail. Et c'est ça tout l'intérêt. C'est à dire que quand t'as utilisé un sample, que t'as fait tout le travail, et que t'as quand même un mec qui te dit « ouais, ça me rappelle du Norman Brown, j'aime bien comment t'as bossé le sample » et tu lui dis « ouais effectivement, c'est du Norman Brown », ça fait plaisir parce que, bizarrement, on fait une musique qui s'adresse à un public de connaisseurs. Il faut avoir une certaine culture musicale pour écouter et apprécier la musique qu'on fait. On fait pas de la musique pour Skyrock. De façon plus générale, je distingue le beatmaking du sampling: le sampling, c'est un art à part: c'est un travail à part entière de prendre une boucle, de la découper, de la travailler jusqu'à ce qu'elle ne soit plus reconnaissable.

Avez-vous déjà une pratique de la scène?

Pas encore. Mais l'idée, c'est bien d'y mêler instruments, MPC, ordinateurs, donc on essaie de trouver une configuration optimale, en fait. On a quelques musiciens dans nos connaissances personnelles, un bassiste, un batteur, un trompettiste, parfaitement capables d'assurer. Et ce afin d'aboutir à une scène méritée de machines et d'acoustique.

“Nous on travaille exclusivement sur myspace depuis fin 2005. Kiskey Asplund a été un de nos premiers contacts.”



A propos de Paranoïra, l'album de Kiskey Asplund, combien de temps vous avez consacré au projet? Et comment avez-vous utilisé les réseaux sociaux, type Myspace, Facebook, etc...?

Nous on travaille exclusivement sur Myspace. C'est un outil très intéressant dans la mesure où il nous permet d'approcher des artistes, des vocalistes, dont on aime bien le timbre, le style de chant, et les textes. Et ça dans le monde entier. On est arrivés sur Myspace fin 2005 et Kiskey Asplund a été un de nos premiers contacts. Donc on a commencé à travailler ensemble, en faisant des sons toute l'année 2006. Et fin 2007, elle (Kiskey) nous envoie un message disant que le résultat est apprécié par le public, donc pourquoi pas monter ça en autoprod. On s'est dit Banco, on force, on est là pour ça. Donc ça s'est fait en moins de 3 mois, le temps de lui envoyer les instrus pour qu'elle fasse sa sélection, qu'elle nous envoie ses maquettes et qu'on voit ensemble si on aime ou si on aime pas (si on aime pas, c'est à jeter). A partir du moment où on avait validé, elle nous a envoyé un dvd, avec toutes ses prises de voix en pistes séparées, et puis on a commencé le mixage. Une fois le mix terminé, on a eu de la chance en ce sens que Kiskey avait dans ses contacts un dj/beatmaker qui sortait un album sur BBE, qui nous a mis en contact avec la filiale londonienne de BBE: R2 records et le directeur artistique de ce label a voulu produire l'album dès qu'il l'a écouté, sans rien changer à notre travail... Il a signé l'album tout de suite. Ce qui est surprenant pour un album où on ne s'est jamais posé tous ensemble en studio, mais qu'on a fabriqué à distance entre la France et la Suède. On s'est finalement rencontré lors d'un festival en Suède, qui a lieu au mois de juin et où elle a présenté quelques titres de l'album.

Pour en revenir au vinyle, quel est ton album le plus précieux?

C'est celui que je ne sample jamais: Miles Davis « Kind of blue ». Impossible à sampler parce que tout le monde connaît.

Selon toi, qu'est ce qui se passe actuellement sur la scène musicale, et dont les médias ne parlent pas assez?

Toute la scène Hip-Hop, Soul-Jazz, NuSoul. Il y a beaucoup d'artistes qui gagneraient à être connus. Personnellement j'écoute très peu d'artistes français, mais il y a quand même Mademoiselle AC, mais elle ne sera probablement jamais signée, parce qu'elle ne rentre dans le packaging de nos amis les majors. Je pense aussi à une chanteuse qui s'appelle Ines, avec laquelle on a travaillé, et qui fait de la soul en créole; mais le simple fait de chanter en créole lui a valu d'être cataloguée en world music, voire en zouk, alors que ce qu'elle fait n'a rien à voir. En France, on aime bien nous mettre dans les mauvaises catégories.

Tes projets d'avenir?

Travailler avec des chanteuses qu'on apprécie particulièrement: Amel Larriex, Renée Neuville,

Ok. Pour finir un petit quizz? Alors: Baggy ou moule-couilles? Euh... plutôt moule-couilles

Foot ou basket? Foot

Magazine papier ou webzine? Papier

Club préféré? Aucun, je sors pas beaucoup.

Digital ou analogique? Analogique! Définitivement!

JEAN-YVES PRIEUR, A.K.A KID LOCO, A ÉTÉ TOUR A TOUR PIONNIER DU PUNK MADE IN FRANCE DANS LES ANNÉES 80, PUIS DE L'ÉLECTRONIQUE DANS LES ANNÉES 90. ALORS QUE SES DEUX PREMIERS ALBUMS, « A GRAND LOVE STORY » ET « KILL YOUR DARLINGS », VIENNENT D'ÊTRE RÉÉDITÉS, IL NOUS PRÉSENTE QUELQUES PERLES DE SA COLLECTION. UNE SÉLECTION ÉCLECTIQUE À L'IMAGE DE SA MUSIQUE.



1



2



3



4



5



6

1 THE RUTLES "The Rutles" (Warner, 1978)

B.O. du film The Rutles, parodie de la carrière des Beatles. Tous les titres sont "à la manière de" dans le genre plutôt bien réussi. Mais les must restent la pochette et la pochette intérieure. Sur la première on peut voir quatre pochettes d'albums des Rutles : "Meet the Rutles", "Tragical History Tour", "Sgt. Rutters Darts Club Band" et "Let it rot". On ouvre alors l'album et l'on peut lire une interview de Mick Jagger et une de Paul Simon où ils se remémorent la première fois qu'ils écoutèrent les Rutles. En prime, un très beau livret intitulé "All you need is cash".

2 DAVID PEEL & THE LOWER EAST SIDE "Have a Marijuana" (Elektra, 1968)

Enregistré live dans les rues de New York, précise la pochette. David Peel & the Lower East Side était un groupe de freaks brillards spécialisé dans les albums concept (un autre album de 1970 s'intitule "The American Revolution"). Ici le concept est simple : "Just get stoned", avec des titres tels que "I like Marijuana", "I've got some grass", "Here comes the cop" et "Show me the way to get stoned". L'enregistrement devait vraiment être quelque chose...

3 AMERICAN SPRING "American Spring" (United Artists, 1972)

Produit par Brian Wilson, cet album est tout simplement le meilleur album des Beach Boys non-enregistré par les Beach Boys. Les titres sont parfaits, les arrangements vocaux du mid. Un véritable chef-d'œuvre. Je n'ai rien d'autre à ajouter.

4 MANDINGO "Sacrifice" (EMI, 1973)

Je n'ai aucune information sur cet album. Je l'avais acheté à l'origine pour sa pochette représentant une fille nue, de dos, faisant des incantations au soleil avec écrit Sacrifice et Mandoingo juste en dessous (le premier i de Sacrifice et celui de Mandoingo étant un poignard ensanglanté). J'achète tous les disques que je trouve avec des femmes nues sur la pochette. La musique n'est pas toujours à la hauteur, mais là, quelle surprise, lorsque j'ai écouté l'album. C'est une sorte de version instrumentale des Temptations très cinématique.

5 THE CLASH "The cost of living E.P." (CBS, 1979)

Pendant quelques années The Clash était le plus grand groupe de rock du monde. Des disques et un look incroyables. Dans ce E.P. figurent "I fought the law" et une nouvelle version de "Capital Radio" (qui n'était sorti alors que sur un 45 tours distribué gratuitement aux lecteurs d'un journal musical anglais, le N.M.E. il me semble). Le montage photo à l'intérieur du disque m'a fait rêver pendant des années. Ils sont en cuir en train de jouer à un baby-foot dont les joueurs ont été remplacés par des brochettes de viande... et en haut à gauche, on peut voir Mick Jones en guitar hero.

6 B.O.F. / Beyond The Valley Of The Dolls (20th Century Fox,...)

B.O. d'un des deux films de Russ Meyer pour un gros studio hollywoodien. Le film retrace la grandeur et décadence d'un groupe de filles "The Carrie Nations" vers la fin des années 60. La plupart des titres de l'album sont des titres des dites Carrie Nations. Je ne sais si ce groupe a réellement existé quoiqu'il en soit leur musique est excellente : hippie-pop-psyche. Avec en prime un titre de Strawberry Alarm Clock, qui font une apparition à l'écran, un peu à la manière des Yardbirds dans "Blow Up".



TAMBOUR BATTANT



ISSUS DES FREE PARTIES, BEN ET NICO MÈNENT TAMBOUR BATTANT LEURS EXPÉRIMENTATIONS MUSICALES DEPUIS 2003. TOUS DEUX BATTEURS DE FORMATION, ILS SE SONT NATURELLEMENT ORIENTÉS VERS UN CONCEPT LIVE AVEC CONTROLLERS, ORDINATEURS ET BATTERIES ÉLECTRONIQUES DONNANT AINSI NAISSANCE À "MISSING LINK" EN 2008. UN NOUVEAU CHAPITRE S'OUVRE AUJOURD'HUI AVEC "CHIP JOCKEY" DANS LES BACS DEPUIS MI-NOVEMBRE. ENTRETIEN AVEC CES PASSIONNÉS, DE JUNGLE MUSIC ET AUTRES BREAKBEATS AUX INFLUENCES DE PLUS EN PLUS HIP-HOP.

Pouvez-vous expliquer ce que vous faites, sans utiliser les mots musiques et électro ?

Tambour Battant, c'est un enchaînement de pulsions sonores en montée permanente, en intensité comme en b.p.m ; un mélange de rythmiques percussives et de sonorités synthétiques ou acoustiques, une fusion des genres combinant efficacité et expérimentation dans le but de créer un son innovant et dansant.

Êtes-vous passés par le Djing et le vinyle avant de réaliser des lives ?

Pas du tout, on a tout les deux une base instrumentale, on a commencé par jouer de la batterie avant de découvrir les boîtes à rythmes et les synthétiseurs. On n'a jamais été attirés par le Djing, car on voulait jouer notre propre musique et pouvoir la modifier en temps réel. Aujourd'hui, la plupart des DJ sont aussi producteurs, ce qui rend les sets encore plus personnels mais ça n'a pas la même énergie, à mon goût, qu'un vrai live. Ceci dit, cela ne nous empêche pas de faire des « live dj set » en solo, avec des tracks d'artistes de notre crew Château Bruyant, d'artistes que l'on a rencontré sur notre route ou de fraîcheurs du monde entier, histoire aussi de promouvoir la musique qu'on aime.

Quelle est la part de programmation et de sampling dans "Chip Jockey" ?

Pour créer ce « Chip Jockey », on utilise à peu près toutes les techniques existantes dans la composition électronique. On aime bien sampler des « grains » ou des « textures » plus que des mélodies, on fait aussi des sessions improvisées et enregistrées, puis on récupère la matière qui nous plaît. On gratouille, on pianote, on bidouille, on fait aussi appel à de vrais instrumentistes quand on en a besoin... Tout ce qui est samplé ou enregistré est reprogrammé ensuite.

Pouvez-vous nous expliquer la corrélation avec le concept Chip Jockey d'Expression records ?

Chip Jockey c'est un enchaînement de séquences continues, jouées et manipulées en live. Le tout est enregistré sur un support Cd et vinyle. On a toujours eu cette démarche de jouer une musique dansante et spontanée, c'est un concept qui nous définit bien.

Pouvez-vous nous parler de la collaboration avec Real Fake MC sur "My Jack in your stereo" ?

Il était venu à notre studio pour poser des voix sur un track de Niveau 0. On en a profité pour faire quelques prises pour nous... Ce qui nous a amené à produire deux morceaux avec lui pour le Chip Jockey. A la base le texte de « My jack... » a été posé sur une instru totalement différente. On a mélangé son acapera avec une instru crunk qu'on avait déjà, une sorte de boodeg maison.

Vous dites être des enfants du Hip-Hop, de la Techno, et du Rock. Mais comment avez-vous fait ? Nous avons tous une seule mère et un seul père ?

(rires) Je crois qu'on a été adopté par cette grande famille qu'est la musique. Aujourd'hui les barrières explosent, les genres fusionnent et c'est une très bonne chose. On peut aimer autant Hendrix que Gainsbourg, Daft punk que Prodigy, Madlib qu'Antipop Consortium... Finalement l'essentiel c'est d'écouter de la bonne musique.

Quel matériel utiliserez-vous pour votre live à venir en 2010 à l'Elysée Montmartre ?

Pour l'Elysée Montmartre, on prépare un nouveau show avec une batterie géante lumineuse. Au niveau set up, on utilise des pads, claviers et autres contrôleurs midi, une batterie électronique, le tout relié aux ordi. On joue à la fois des séquences et des parties en temps réel...

Est-ce que ce projet ne peut pas prêter à confusion avec celui de Comic Strip ?

Comic Strip c'est l'association de Wapi, Mopse et TB. C'est un projet « jazz électro rap » avec des textes en français et des instrus fresh et groovy, qui se démarque totalement de la machine dancefloor de TB. Même si TB remixe des tracks de Comic Strip comme « Rois du rock » ou « Greasy sauce », cela reste deux projets à part entière. Comic Strip prépare son premier maxi pour février 2010.

Quelle est la soirée et le disque qui vous ont le plus marqué cette année ?

Buraka Som Systema à Marsatrac... Enorme ! Etienne De Crécy avec sa structure lumière façon rubicub à la Cité de la Musique de Paris... Plus que des disques, des artistes qui ont explosés comme Jack Beats, Foreign Beggars, Rusko, Buraka, Bloody Beet Roots...

Votre sélection au Printemps de Bourges a-t-elle permis d'accélérer le buzz de TB ?

Le fait d'être découverte électro nous a énormément apporté, c'est un coup de boost incontestable autant sur les dates que sur les sorties.

Après tout ça, d'autres projets ?

On est en train de développer Château Bruyant, sous forme de label, blog, shop, soirées... Château Bruyant regroupe les artistes Niveau 0, The Unik, Baxter Beez, Comic Strip et Tambour Battant. A suivre !

FU ROX



FUROX EST UN DUO QUI DESIRE RÉCONCILIER L'ASPECT EXPÉRIMENTAL DE SA MUSIQUE AVEC CELUI DES SONS CLUB. ILS NE SE DISENT NI DJS NI PRODUCTEURS MAIS PROPOSENT UNE ELECTRO MINIMALE FLIRTANT AVEC LA TECH-HOUSE. LEUR PODCAST MENSUEL EST ENTRÉ DANS LE TOP 30 DE ITUNES STORE. MAIS QUI SE CACHE DERRIÈRE CES MASQUES ? RENCONTRE AVEC GUYZMO ET LODE, AUJOURD'HUI INSTALLÉS À LYON.

Comment est né le groupe Furox ?

Lode: En fait j'ai croisé Guymoz sur plusieurs soirées parisiennes. On a commencé à discuter un peu, à échanger, et puis il m'a invité sur une soirée "Mr FUR" qu'il organisait depuis déjà pas mal de temps au Delaville (sur les grands boulevards à Paris). Il jouait déjà masqué, mais il se sentait un peu seul à essayer de faire vivre cet univers "underground" et le jeu de la dépersonnalisation. Pour jouer le jeu, je suis venu masqué à la soirée. A un moment donné il a dû s'absenter quelques minutes, et je l'ai remplacé aux platines. Quand il est revenu il m'a fait un grand sourire et on a fini la soirée à deux. A la "Mr FUR" suivante on a mixé à deux toute la soirée, en alternance et en ping-pong. De là est né le projet FUROX, un vrai duo, avec des sons différents, mais qui s'entremêlent et se complètent.

Vous arrivez à Lyon en Juin 2009, Paris n'est plus l'idéal pour se lancer maintenant ? Pourquoi Lyon ?

La principale raison c'est que Guymoz était parisien et Lode marseillais, donc finalement c'est un peu à mi-chemin. Et puis, on continue à être très actifs sur Paris, avec une résidence mensuelle et des soirées dans des lieux fortement émergents comme le 4 Eléments qui reçoit régulièrement de belles têtes d'affiche. Lyon c'est aussi une opportunité d'ouverture sur l'Europe et la Suisse. On y travaille pour 2010 !

Votre Podcast mensuel est rentré rapidement dans le TOP 50, ça vous a surpris ?

Quand Marc Toesca nous a appelé, on n'y croyait pas ! Honnêtement ça a été une bonne surprise mais quand on y réfléchit, on se rend compte que le travail que l'on fait, à la croisée des chemins entre analogique et numérique, se nourrit pas mal des outils numériques et notamment des nouveaux médias et moyens de diffusion. On a la chance d'être bien entourés de ce point de vue là !

Vous vous proclamez « ni Djs, ni Producteur », mais alors vous faites quoi sur scène ? Quelles sont les différences ?

En fait on n'aime pas le terme DJ parce que ça reste un peu synonyme de "passeur de disques". Cela ne nous paraît pas vraiment péjoratif mais restrictif. On aime enrichir ou détourner en utilisant des techniques comme le micro-sampling, des bruits issus de la nature, en déstructurant des morceaux pour créer plus de fluidité ou au contraire en jouant la carte de l'expérimental. "Producteur" c'est un peu galvaudé, beaucoup de gens se disent "DJ/producteur", on n'a pas envie de tomber là dedans. Même si on travaille sur des remixes et des morceaux plus personnels, on aimerait rester des explorateurs sonores avant tout. Finalement on se réclame plus d'une logique "sound design", basée sur des sons très frais, sortis généralement quelques semaines auparavant, et que l'on s'efforce d'assembler le plus intelligemment possible.

Quelles sont les difficultés d'approcher un line-up « All Night Long » ?

Avant tout il faut savoir tenir sur la durée; quand on annonce 19h - 03h ou 21h - 05h ce n'est jamais facile de gérer l'évolution du public, du nombre de personnes, de l'ambiance, etc... On a la chance d'être deux, ça facilite les choses, que l'on joue en alternance, en back to back ou encore en ping-pong. Notre logique c'est de faire voyager, de jouer les explorateurs comme on le disait plus haut, en quelque sorte de raconter une histoire. Sans pour autant se trahir ou devenir généraliste. "Raconter une histoire" c'est un peu notre motto, quelque chose auquel on est très attentifs tant dans notre activité de sélecteurs que dans la construction de l'univers sonore d'une soirée. Au final ça nous plaît parce que l'on peut montrer que passer de l'ambient à l'expérimental, au tech-dub puis à la minimale, à la progressive et à la tech house (par exemple) est possible, sans tomber dans les clichés attachés à ces genres musicaux. Et puis cela permet aussi de relativiser énormément toutes ces catégories et étiquettes: quand on explore un son très industriel, sombre, expérimental et minimal à la fois, comme on l'a fait sur notre dernier projet "Tales of a wind turbine", on est vraiment à la croisée des chemins entre ce que certains pourraient appeler la techno, le dub, le trip-hop ou la minimale. Et manifestement ça fonctionne plutôt bien ensemble. Cela dit, le but avant tout c'est que les gens s'amusent, prennent du plaisir. Donc ça nous permet surtout de faire écouter presque religieusement du son très fin en début de soirée, très "beau" comme on nous le dit souvent, et de basculer progressivement vers des choses plus festives, qui "bougent" plus, lorsque la nuit avance.

Vous avez récemment rejoint le label Trinoma Music, que je ne connaissais pas, pouvez-vous nous en dire plus ?

C'est un peu normal que Trinoma Music vous soit inconnu, puisque c'est aussi relativement nouveau. En fait Trinoma Music c'est l'expression de notre volonté d'apporter une approche la plus professionnelle qui soit. Trinoma c'est une entreprise, qui travaille essentiellement autour des techniques numériques pour différents types de clients, et qui décline cette activité vers des projets artistiques, et notamment musicaux. Pour nous c'est un support indispensable. Sans tomber dans la musique "business", on veut donner un gage de sérieux, tant aux établissements dans lesquels on se produit, qu'à nos partenaires (presse écrite et numérique, associations, collectifs, revendeurs de matériel, etc...). Et puis c'est aussi un label sur lequel nous sommes en train de travailler. C'est un peu notre façon de travailler et de réfléchir à d'autres modes de fonctionnement pour l'industrie musicale qui se cherche beaucoup en ce moment ! Concrètement on ne vous cachera pas qu'on est pour beaucoup dans la création de Trinoma Music, mais nous ne sommes pas tout seuls... Vous en saurez plus dans les mois à venir...

C'est quoi un voyage dans un univers « Underground » ?

On a un peu répondu à cette question en parlant des configurations "All Night Long" plus tôt. Le voyage c'est cette histoire que l'on raconte et notre démarche d'exploration. Sur le mot "Underground", on n'aime qu'à moitié cette dénomination, c'est vrai qu'il faut l'expliquer : La musique que l'on joue est pour l'essentiel de la musique très fraîche (au sens de très récemment sortie), mais aussi et surtout issue de labels très majoritairement indépendants, assez loin des circuits de distribution massive.

On ne joue pas pour autant systématiquement les dénicheurs de nouveaux talents: certains artistes, dont on aime et dont on essaye de faire connaître le travail, font du son depuis de nombreuses années. Mais on se rend compte à quel point il y a des perles cachées dans le domaine de la musique électronique. Les réactions du public et la curiosité que déclenchent bon nombre de ces morceaux nous motivent à continuer ainsi. Attention, ça ne veut pas dire pour autant que cette musique est "exclusive" ou peu accessible, on reste dans une musique qui crée de l'émotion, quelle qu'elle soit.

Vous êtes tous deux résidents du « Matinée » à Lyon, quand est-ce que l'on peut vous voir ? Vous jouez toujours ensemble ?

Depuis plusieurs mois on sillonne une grande partie des salles qui ont une programmation électronique sur Lyon. On n'a heureusement pas encore fait le tour, mais c'est pour nous l'occasion de rencontrer des publics différents, voir un peu quels sont les espaces les plus adaptés à notre musique et à notre approche. Donc concrètement, on peut nous voir ici ou là presque tous les week-ends sur Lyon, et en général un week-end par mois sur Paris. Nos lieux de prédilection pour le moment à Lyon: le Matinée, derrière la FNAC Bellecour, où nous participons très activement à la soirée mensuelle "PLUSH" de Trinoma Music, le LAX, où se retrouve régulièrement un public d'aficionados et de DJs, souvent en lien avec le DV1, et enfin le Métal Café, à Saint -Georges qui nous accueillera à nouveau le 18 décembre puis, si tout va bien en février dans le cadre d'une soirée en collaboration avec un collectif rhônalpin. A Paris, notre "tanière" reste le Delaville, juste en face du Rex, mais nous aimerions aussi pérenniser notre collaboration avec le 4 Éléments.

Et alors, le « Lyon électronique », ça vous plaît ?

C'est une ville qui a une tradition électronique, notamment au travers des Nuits Sonores, mais qui reste une ville de réseaux et de "clans". On essaye d'y faire notre place, sans se presser mais avec détermination, et l'intérêt grandissant que suscite notre projet de la part du public, des lieux, des collectifs et des médias nous montrent qu'on va dans la bonne direction.

Quels sont vos projets ?

Trouver le plus possible de masques et de peluches pour qu'il y en ait plein dans nos soirées. Plus sérieusement, on ne se complique pas la vie, la musique est avant tout une passion et un plaisir, même si nous l'abordons de manière professionnelle et la plus rigoureuse possible. Les projets sont nombreux, mais il s'agit avant tout de pérenniser quelques rendez-vous réguliers et trouver des lieux adaptés pour partager des musiques différentes et faire découvrir des artistes qui nous tiennent à cœur.



“On n'aime pas le terme Dj parce que ça reste un peu synonyme de passeur de disques.”

Podcast: <http://bit.ly/furox-itunes>



LUCIANO, DE SON VRAI NOM LUCIEN NICOLET, FAIT PARTIE DES PRÉCURSEURS DE LA TECHNO MINIMALE. SUR SON TRÈS ATTENDU DEUXIÈME ALBUM, « TRIBUTE TO THE SUN », IL CONFIRME SON STATUT UNIQUE, À LA FOIS DJ STAR CAPABLE D'ENFLAMMER LES PLUS GRANDS CLUBS DU MONDE ET MUSICIEN INTRANSIGEANT EN QUÊTE PERMANENTE DE PERFECTION.

Il y a plusieurs collaborations sur ton nouvel album, ce qui est assez rare dans le milieu de la techno. Est-ce un besoin de faire de la musique avec d'autres gens ou simplement le hasard des rencontres ?

En fait ce que j'aime dans les collaborations c'est que chacun apprend de l'autre, chacun amène un savoir faire, ses recettes. Cela crée un mélange qui est assez magique au final. Ça m'aide à me motiver, à pousser mes limites, à aller plus loin que si j'étais seul. C'est motivant.

D'où t'es venue l'idée de faire un film pour accompagner l'album ?

L'idée du film à la base ça venait de l'envie de faire un cadeau aux gens qui achètent le CD avec ces histoires de téléchargement, etc... C'était sans prétention, sans dire « Je vais raconter ma vie... ». Il y a eu également la rencontre avec Raphaël (Sibilla, ndlr) qui a fait « No Body is Perfect » et plein d'autres films...

L'aspect visuel, ça a de l'importance pour toi, notamment lors de tes dj sets ?

Oui et non. J'aime beaucoup les shows, je fais très attention à tout ça mais en soirée je suis tellement absorbé par la musique que je ne m'en rends pas compte. Par contre, Chris Cunningham nous avait invités à New York pour des premières de trucs qu'il avait fait. Ça me fait plaisir de me poser et de me concentrer là dessus mais en soirée je n'y fais pas trop attention.

Pour tes DJ sets, utilises-tu un système numérique ?

Oui, pour des raisons pratiques. Je fais de l'analogique, mon studio est analogique, dans ma tête je crée analogique mais ce que je suis capable de faire maintenant avec le digital va au delà de ce que j'étais capable de faire avec des vinyles. J'ai perdu en pureté de sons mais j'ai gagné en créativité. Le truc du son propre, tout ça... Honnêtement je connais trois clubs sur terre où tu vas faire la différence. La majorité des clubs ne sonnent pas bien donc c'est dur de dire : « Ça c'est du vinyle, ça du MP3... ».

Tu continues quand même à collectionner des disques ?

Oui, j'adore ça. J'ai acheté tellement de vinyles que je me suis fait une pièce où je les encode. Je suis en train de me rendre compte que j'ai acheté énormément de musique que je n'ai pas appréciée à 100%. Le fait, maintenant, de les réenregistrer ça me permet de me rendre compte qu'il y a des choses que j'ai mis de côté. Tu accumules mais au final tu n'approfondis pas vraiment la recherche sur les disques que t'as achetés. Tu réalises « Tiens, j'avais acheté ça il y a des années et je l'avais même pas écouté... ». Des disques encore scellés que tu redécouvres.

Suite à l'album, comptes-tu faire du live aussi ?

On a fait une tournée, Æther Live avec des musiciens cet été pendant un mois et on va reprendre l'année prochaine. Mais c'est plus un contexte conceptuel pas forcément en rapport avec l'album.

Tu as créé un label. L'idée à la base c'était de sortir des disques dont tu pensais qu'ils auraient peu de chances de sortir ailleurs ?

Exactement. Cadenza est né sans l'intention de faire un label. Ma sœur et moi on était à la maison. On écoutait un morceau qui n'était pas sorti. Je lui ai dit : « Pourquoi on ferait pas un vinyle ? Toi tu fais le graphisme, moi la musique et on sort un disque comme ça... ». On ne s'attendait pas du tout au feedback que l'on a eu. On s'est retrouvé d'un coup avec des distributeurs qui nous demandaient des trucs, des gens qui nous envoyaient des mails alors que ce n'était pas du tout notre intention de départ. On s'est dit « Il y a vraiment un truc qui se passe, allons-y... ». C'est né comme ça.

Par rapport au téléchargement, ce n'est pas trop compliqué de continuer à produire des disques ?

Oui, c'est compliqué bien sûr. C'est de plus en plus difficile. Ça reste un truc de guerrier. Un vinyle c'est quand même une belle pièce, c'est toujours quelque chose d'intéressant.

Tu as vécu au Chili, tu as connu plusieurs cultures. À ton avis, qu'est-ce que ça apporte à ta musique ?

C'est quelque chose qui joue sur la vie de tous les jours. Tu essaies de revivre des émotions de quand tu étais plus jeune, donc forcément ça joue sur la création. Quand tu fais de la musique, tu essaies de recréer un bout de ta vie ou de te projeter dans un futur idyllique.

Mais le fait que ce soit l'Amérique du sud, est-ce que ça change quelque chose au niveau rythmique par exemple par rapport à un producteur lambda ?

Oui, c'est sûr que la percussion fait partie des raisons pour lesquelles je me suis lancé dans la musique. C'est quelque chose dont j'ai besoin et qui est rattaché aux cultures latines ou afro-cubaines. Si rythmiquement la musique n'est pas intéressante, je le sens pas...

Dans le même ordre d'idée, le fait que tu sois musicien joue aussi sur ce que tu fais ?

Je pense que c'est important quand on fait de la musique de jouer un instrument. Pas par rapport à la précision ou à des super mélodies, mais juste à un niveau de compréhension des harmonies qui joue énormément sur le résultat final.

Retrouvez la suite de cette interview en PDF sur www.starwaxmag.com

A man in a dark long-sleeved shirt and blue jeans is running away from the camera on a paved path that curves through a grassy field. The sun is low on the horizon, creating a strong backlight effect and long shadows. The background shows rolling hills and a distant town under a hazy sky.

“...Tu accumules mais au final tu n’approfondies pas vraiment la recherche sur les disques que t’as achetés.”

Ton label est basé à côté de Lausanne. Qu'est-ce qui t'as donné envie de revenir en Suisse ?

J'ai quitté Berlin pour des raisons de famille. J'ai des enfants, je voulais m'isoler un peu de la nuit. J'en vis déjà donc j'en avais marre d'être sollicité en permanence.

Et au niveau musical ? Genève, Lausanne ? Il se passe des choses ?

En fait je me rends compte que maintenant je voyage tellement que je sais plus d'où je suis, d'où je viens, je suis bien partout. Donc qu'il se passe des choses ou pas... Je suis plus productif quand je suis isolé plutôt que dans un endroit où tout le monde passe, te donne son opinion...

Ayant beaucoup voyagé, est-ce qu'il y a des endroits quoi t'ont plus marqué au niveau de la scène électro ?

Il y a des choses intéressantes partout. Maintenant, difficile de retenir un endroit en particulier. Chacun a ses spécificités, son rythme, sa couleur. Chaque endroit est intéressant.

Qu'est-ce que tu penses de l'évolution actuelle de la musique électro ?

Il y a plein d'univers intéressants. Notamment, récemment, le dubstep. Une espèce de grand mélange de pleins de styles. Ce que j'aime dans la musique c'est créer son univers propre et le dubstep a vraiment un univers propre immédiatement identifiable. C'est intéressant de voir comment la musique évolue. Personne ne dirige le truc. C'est assez lié au contexte social. Pourquoi on fait de la musique comme ça ? Parce qu'il y a de l'électricité, des machines, etc... Si demain tout se casse la gueule, on revient avec des bouts de bois, des peaux et des cordes...

Tes prochains projets ?

Faire de la musique. Prendre trois mois sans rien faire, m'enfermer dans le studio et faire de la musique. Composer sans me compromettre.

UN DJ HIP-HOP QUI SE RETROUVE SIGNÉ SUR STONES THROW, CELA N'A RIEN DE SURPRENANT. MAIS S'IL S'AGIT D'UN ALBUM SUR LEQUEL AUCUN SON NE PROVIENT DE PLATINES, CELA DEVIENT SUFFISAMMENT ETRANGE POUR QUE STARWAX S'Y INTERESSE. DJ HAIRCUT, ALIAS MAYER HAWTHORNE, NOUS EXPLIQUE CE QUI L'A AMENÉ À POUSSER LA CHANSONNETTE.

Peux-tu te présenter ?

Comment allez-vous ? Je m'appelle Mayer Hawthorne. Je suis un homme classe, fournisseur de musique intemporelle.

Dans quel environnement musical es-tu grandi ? Quelles sont tes influences majeures ?

J'ai grandi près de Detroit, Michigan. Je suis issu d'une famille de musiciens. Mon père joue de la basse, il m'a appris à en jouer quand j'étais petit. Ma mère joue du piano, elle chante, elle danse. Ils sont mes influences musicales. Adolescent, ils m'ont fait découvrir Motown, Earth Wind & Fire et les Beatles, les Birds, Police. C'est en arrivant au lycée que je me suis vraiment mis au hip-hop, avec Public Enemy, LL Cool J, Nas...

Donc tu n'as pas vraiment étudié la musique. Tu l'as apprise sur le tas...

Exactement.

À propos de l'enregistrement du LP « A strange arrangement », es-tu réellement joué tous les instruments ? Quel rôle ont joué les outils numériques ?

J'ai enregistré tout l'album moi-même dans ma chambre, en jouant la plupart des instruments. J'ai vraiment eu besoin d'aide pour certaines parties précises, pour lesquelles je voulais un spécialiste. Là, je faisais venir mes musiciens favoris pour m'aider. Mais j'ai tâché de tout jouer moi-même, parce que ça faisait partie du challenge, et aussi du plaisir.

En ce qui concerne les outils numériques... Je suis un artiste indépendant, sur un label indépendant, sans aucun budget pour ainsi dire. Je ne peux pas m'offrir le nec plus ultra de la technologie. Donc j'ai utilisé les trucs les moins chers que j'ai trouvés. Par exemple, je n'ai pas de bon microphone, j'ai enregistré presque toutes les parties voix à travers un casque. Ça fait partie de mon son, c'est très « petit budget ». Et même si j'avais tout l'argent du monde, je ferais certainement pareil.

Donc le son avait cette particularité vintage avant même la signature sur un label ?

Oui, les deux premières chansons étaient terminées avant même que Peanut Butter Wolf les écoute. Je suis parvenu moi-même à conserver cette sonorité vintage.

MAYER HAWTHORNE





Tu as travaillé pendant 10 ans sur la scène hip-hop indépendante. La première démo d'Athletic Mic League date de 1998. Le tout en tant que deejay. Peux-tu nous en dire plus sur ces débuts ? De quelle façon le deejaying a-t-il influencé ou inspiré ton album ?

Au lycée, beaucoup de mes camarades de classe et d'amis écoutaient du hip-hop. Certains d'entre eux ont commencé ce groupe (Athletic Mic League), et je voulais les rejoindre, mais je ne savais pas rapper. Ils avaient besoin d'un deejay, et je ne savais pas trop en quoi ça consistait à l'époque. Donc j'ai acquis une paire de platines sur le web et je m'y suis mis spontanément. Je me suis enfermé dans ma chambre tout l'été, et j'ai appris à mixer. Maintenant, ça reste un des trucs que je préfère : mixer. D'ailleurs, ça a eu une influence énorme sur mon album : je pense qu'on peut facilement sentir les apports du hip-hop et du deejaying sur ma musique.

Qu'est-ce que ça fait d'être signé sur Stones Throw pour un album réalisé sans aucuns vinyles ?

Je pense que... Stones Throw se dirige vers d'autres musiques... Il y a Dam Funk, James Pant, moi-même... Comme une sorte de nouvelle école. Ce qui fait, en partie, de Peanut Butter Wolf un patron de label génial, c'est qu'il se moque du style de musique qu'il envisage de produire. Il adore le hip-hop, mais il écoute aussi toute sorte de musique. Il ne choisit pas les artistes qu'il signe sur la base du style musical, ni sur un critère économique comme de savoir si ça se vendra ou pas. Il se moque de ce que pensent les gens.

A propos de vinyles, le premier EP « Just ain't workin' out » a été distribué avec cette forme de cœur qui renvoie à la tradition américaine de la St Valentin. D'où te vient ce besoin de perpétuer les traditions ?

Je suis un grand fan de disque vinyles. Quand il a été question de distribuer le premier titre, je voulais quelque chose de spécial pour les collectionneurs comme moi. Quelque chose qui passe l'épreuve du temps. Les deux chansons parlaient d'amour et de relationnel, de peines de cœur. Donc j'ai demandé « Pourquoi on ne presserait pas le disque en forme de cœur ? » Ce qui n'est pas si simple. Il nous fallait trouver une presse capable de le réaliser, et c'est très cher. On savait qu'on ne ferait pas de bénéfices, mais on s'en foutait, c'était cool. La forme du disque est un symbole de l'amour en général, et pas seulement de la St Valentin. La scène hip-hop est un milieu très masculin, et on n'y parle pas souvent d'amour ou de relations. Mais pendant que toutes ces années à mixer, ces chansons ont mûri en moi. Maintenant que j'ai ce projet soul, il est temps de les exprimer.

Penses-tu avoir tiré le maximum du deejaying ? Ou continueras-tu à mixer avec Now On ou Athletic Mic League ?

Non, je n'en ai pas terminé avec le hip-hop. Je vais continuer à faire toutes sortes de musiques. Je travaille actuellement avec 14KT, un beatmaker, sur un projet new wave. Ça sera totalement différent, mais ça va prendre un peu de temps encore. Je travaille aussi sur un album de Now On. Et je mixe dès que je peux.

Hermon Weems est un bon danseur ?

(rires) Oui, il danse très bien.

Pourquoi c'était important pour toi de le rencontrer et d'avoir son opinion sur ton album ?

Hermon Weems est une légende à Detroit. Il composait et arrangeait des chansons à la grande époque de Motown, dont une de mes favorites, « Why can't there be love ? » de Dee Edwards. L'occasion s'est présentée de lui jouer ma musique, et ça a été un très bon moment d'avoir son avis, de le voir danser dessus. J'avais le sentiment d'avoir rendu hommage à la Soul Music. Si ma musique plaisait à Hermon Weems, s'il se levait pour danser dessus, alors j'avais réussi. Pour moi, ça signifie que je suis l'héritier de la Soul Music de Detroit.

Mayer Hawthorne... c'est un personnage que tu as totalement créé ?

C'est la part gentleman-lover de ma personnalité. Je suis un acteur absolument nul. Si j'essayais de jouer un rôle, être autre chose que moi-même, ça ne serait pas crédible. Pour autant, j'essaie toujours de sortir de ma zone de confort, me fondre dans une autre facette de ma personnalité. Mais c'est moi, c'est toujours moi.

Pour finir : Quelles sont tes instruments vintage préférés ?

Instruments vintage... Je suis un grand fan du Fender Rhodes. Mon père joue sur une Fender Jazz Bass de 1968, qui est mon instrument préféré. Les enregistreurs vintage sont, eux, excessivement chers... Mais j'adore les vieux synthétiseurs. J'adorais jouer avec un Prophet, un Arp Odyssey, ou un Yamaha CS 80. Herbie Hancock les a beaucoup utilisés par le passé. Aujourd'hui, on trouve des émulateurs numériques qui reproduisent ces sonorités légendaires, mais ce serait tellement merveilleux de jouer sur les vrais claviers.



“Je suis un grand fan de disque vinyles.”

BASÉ À DETROIT, TRIBE FAIT PARTIE DE CES COLLECTIFS JAZZ, AVEC STRATA EAST DE NEW YORK ET L'AACM DE CHICAGO, RESPONSABLES D'UN NOUVEAU SOUFFLE ESTHÉTIQUE. LES MUSICIENS DE TRIBE ONT ÉTABLI UN RÉPERTOIRE UNIQUE ENTRE 1973 ET 1976, EN PUBLIANT DIX ALBUMS AUTO PRODUITS DONT LE CÉLÈBRE "VIBES FROM THE TRIBE". APRÈS LES AVOIR RÉUNI EN 2007 POUR ENREGISTRER DANS SON STUDIO "IT'S A NEW DAY", CARL CRAIG RÉCIDIVE DEUX ANS PLUS TARD AVEC "REBIRTH", QUI MARQUE LE RETOUR DES JAZZMEN ENGAGÉS. RENCONTRE AVEC CES VÉTÉRANTS DU JAZZ ET LE DISCRET PIONNIER DE LA TECHNO DE MOTORCITY.

Quels sont vos sentiments par rapport à la récente élection d'Obama? « The time is now » ?

Phil Ranelin: The time is always now! Barack Obama ? C'est quelque chose que jamais je n'aurais pensé de voir dans ma toute mon existence, surtout lorsque l'on vit aux États-Unis depuis toujours et qu'on se rend compte à quel point la société américaine est profondément raciste. Je dirais que c'est certes une agréable surprise, mais en même temps il pourra difficilement en sortir réellement « vainqueur », vu la situation catastrophique qui a été laissée par la précédente administration, qui a quand même réussi à faire écrouler les économies du monde entier... Sa tâche est vraiment gigantesque, mais j'ai confiance en lui. C'est un premier petit pas vers un changement progressif. Mon père a pu voter pour un homme noir à la présidence des États-Unis : c'est quelque chose qui probablement ne l'avait jamais pas effleuré même dans ses rêves les plus fous ! Mais la route est encore très longue... Il y a un manque de respect qui est terriblement ancré chez certains citoyens américains...

(Wendell Harrison nous rejoint, ndlr)

Au début des années 70, vous avez sorti sur le label Tribe une dizaine de disques. Peux-tu revenir sur les rencontres et sur le contexte dans lequel vous avez enregistré ces albums?

Ranelin : Les choses que nous avons accomplies étaient révolutionnaires car Tribe a été créé durant un moment de difficulté, ce n'est pas quelque chose qui avait été planifié. Lorsqu'on a mis en place le label, Wendell et moi, nous étions tous les deux compositeurs et c'est justement le truc qui a permis à Tribe d'exister : nous avions tous les deux une indescriptible envie d'enregistrer notre musique. Inévitablement, nous devions réunir autour de nous d'autres musiciens dans le but de créer un groupe. Nous avons donc commencé à tourner et c'est à ce moment là que le magazine est devenu crucial : Wendell est devenu sans le vouloir le responsable de la publication. Je me rappelle encore de nos débuts lorsque l'on passait nos journées à écrire du contenu rédactionnel, à courir après les annonceurs des shops et autres business blacks du quartier. Ce sont eux qui ont permis la survie de Tribe : au début cela permettait de payer la publication du programme des concerts, de mettre en place ces concerts et surtout de payer les musiciens. Le magazine appelé tout simplement Tribe, s'occupait bien sûr de musique, mais aussi et avant tout de questions politiques et sociales tels que l'avortement ainsi que de pas mal de thématiques que la plupart des magazines n'osaient pas affronter.

Harrison : Nous avions des contributions de la part de l'université de l'État de Wayne (Wayne State University). Nous offrions aux jeunes étudiants en journalisme la possibilité de publier des articles sur un support reconnu, sans omettre de les créditer. Le magazine devenait un moyen de financement pour les musiciens de Tribe et un lieu d'expression pour journalistes en herbes, sociologues et graphistes. Certains des artistes qui ont proposé leur travail pour le magazine ont été choisis pour les illustrations des disques. C'était une sorte de laboratoire où se rencontraient des nombreux esprits créatifs. Nous avons eu beaucoup de chance : les tournées nous ont permis de nous rapprocher de personnes telles que Marcus Belgrave, Harold McKinney, Doug Hammond, David Durah... Il y a eu beaucoup d'artiste qui ont montré un réel intérêt dans notre travail et ont exprimé la volonté de publier leur musique sur notre label. Tout a commencé autour d'un magazine et d'un label : avec le temps, le groupe est devenu plus important, on a commencé à tourner et Phil, Marcus et moi étions payés pour jouer notre musique ! On était devenu une sorte de « all star band », avec Doug Hammond à la batterie.

Ranelin : Pharoah Sanders m'avait contacté, on a été en pourparler pour sortir un disque, mais cela ne s'est finalement jamais fait. Après il a sorti des disques sur quel label? Strata East? Black Jazz ? (Impulse ndlr). Ceci dit nous avons eu le plaisir de partager la scène avec lui et je me rappelle qu'il a passé un peu de temps à Détroit vers le milieu des années 70. Il y a eu beaucoup de rencontres comme celle-ci : Eddie Jefferson, Pharoah, Hubbard un peu avant qu'il passe sur CTI. Lui aussi faisait partie de cette communauté de grands musiciens de jazz. Il y a une chose qui a vraiment fait de l'expérience de Tribe un moment inoubliable et unique : composer sa propre musique n'a jamais été une obligation, il s'est juste avéré que tous les membres du groupe pouvaient écrire leur musique car ils maîtrisaient la composition. Ce n'est pas le cas de tout le monde et cela a rendu notre travail très intéressant. Tu es face à quatre individus qui peuvent te proposer quatre perspectives très différentes.

Harrison : Surtout si l'on pense qu'au jour d'aujourd'hui composer, écrire sa musique, est l'une des seules façons d'être crédité. Toute l'industrie du disque est basée et évolue autour des compositeurs : c'est l'une des manières de toucher des royalties car c'est considéré comme un produit. L'improvisation n'est pas reconnue comme telle et n'intéresse pas car elle ne peut pas générer d'argent, d'intérêts commerciaux ou financiers. Si tu prends un très grand musicien et improvisateur tel que Charlie Parker par exemple, il a joué beaucoup de standards dont il n'avait pas écrit une note et ce n'est pas lui qui a touché l'argent, ce sont les auteurs, les « publishing compagnies ».

TRIBE
& CARL
CRAIG



C'est une chose qui va probablement changer avec Internet. Lorsque je suis venu la première fois en Europe, j'ai pu entendre la musique de Freddie Hubbard dans un magasin, du jazz dans un ascenseur... Je me suis dit que les ayants droits devaient se faire de l'argent de cette façon... Cela n'a fait que renforcer ma perspective du business : toujours connaître les gens avec lesquels tu travailles.

Justement, concernant les crédits liés à la production, comment avez-vous travaillé sur les premiers disques ?

Randlin : Le premier disque sur lequel Wendo et moi étions coproducteurs s'appelle « Message from the Tribe » (disque sorti en 73 dans lequel la dimension spirituelle du jazz des musiciens de Détroit rappelle beaucoup celui de Archie Shepp ndlr). Je me suis occupé de la face A du vinyle dont j'ai assuré la composition et la production et Wendell s'est occupé de la face B, avec son concept, sa production. Nous avons financé le disque 50-50. Après cette expérience, nous avons décidé de rendre chacun responsable de sa propre musique. Tribe était ouvert aux gens créatifs, qui étaient capables de se présenter avec leur propre musique et de jouer avec nous. Nous étions très exigeants et nous ne voulions pas produire des choses juste pour de l'argent. « The time is Now » est le premier disque que j'ai entièrement produit et financé avec mon argent. C'était un vrai challenge, il fallait tout payer : les sessions de studios, les musiciens. Et le magazine était là pour financer les concerts, pas l'enregistrement des disques.

Marcus, tu as pu jouer avec un nombre impressionnant de musiciens tels que Ray Charles, Charles Mingus, Max Roach, Dizzy Gillespie... Tu as également travaillé avec les labels Motown, Blue Note et naturellement Tribe, mais ce qui te rend le plus fier c'est le travail que tu mènes auprès des jeunes générations, à travers les masterclasses et les leçons que tu donnes au sein des universités.

Marcus Belgrave : ce que je recherche avant tout, c'est trouver des gens qui ont la même inspiration et la volonté de garder la musique de qualité en vie et faire en sorte que les jeunes générations se penchent de manière plus intense et réfléchie sur la musique. C'est très intéressant car je suis supposé être celui qui enseigne et finalement je sors de chaque cours avec de nouveaux enseignements. La musique m'a donné beaucoup et j'essaie de le lui rendre. Mon père, lui aussi musicien, me disait toujours ceci : « la musique pourra t'amener là où le président des États-Unis ne pourra jamais aller ». Avec le succès, j'ai appris à lire entre les lignes que ce soit celles d'un livre ou d'une partition : le succès n'est en aucune manière lié aux finances mais à comment tu envisages ta relation avec la vie.

Comment as-tu rencontré les membres de Tribe ?

Belgrave : J'ai rencontré Harold McKinney à Atlanta, lors d'une tournée avec Ray Charles. J'ai tout de suite été touché par sa très profonde connaissance de la musique. Sa capacité à travailler des arrangements était extraordinaire. Il faisait partie des gens que je voulais côtoyer, il avait cette volonté de persévérer que je recherchais. Je l'ai revu par la suite à Détroit où il faisait exactement ce que je voulais faire : travailler avec les gamins. Il avait ce groupe les Six Lads, avec lequel j'ai travaillé et qui, parallèlement, collaborait avec d'autres musiciens (Horace Silver et Art Blakey, ndlr). Lorsque je suis arrivé à New York en 1959, j'ai dû chercher un toit et un endroit où je pourrais m'entraîner. Je me suis naturellement tourné vers mon cousin qui était une des seules personnes que je connaissais à l'époque en ville. Il était un des membres les plus importants d'une communauté installée dans un loft à Manhattan dont le frère d'Harold McKinney était le locataire. Lorsque par la suite j'ai bougé à Détroit, Harold McKinney m'a très gentiment proposé d'aller m'installer chez sa mère. Mais il y avait déjà un musicien installé chez elle, un certain Bennie Maupin (jazzman qui a collaboré avec Miles Davis, Herbie Hancock, Lee Morgan, Mc Tyner ndlr). Je profitais alors des jours off de ma tournée avec Ray Charles pour travailler, enregistrer, et ma rencontre avec une des filles de Berry Gordy (producteur et fondateur de la Motown) m'a incité à m'installer par la suite à Détroit où je me sentais bien. La connexion avec Tribe s'est faite de cette manière.

Parmi les nombreux jeunes talents que tu as pu former et qui se sont affirmés en tant que musiciens en solo ou au sein de formations jazz, j'ai remarqué les noms de Rikney Whitaker et Karriem Riggins. Peux-tu nous parler un peu de Karriem ?

Belgrave : Karriem était présent au dernier festival jazz de Détroit. Je l'ai connu à la fin des années 70 lorsque j'ai rencontré son père, Emmanuel Riggins (compositeur et organiste qui a travaillé avec Grant Green, ndlr). Bien que très jeune, Karriem présentait déjà un intérêt pour la musique. À l'époque, je m'occupais de la formation des jeunes dans les écoles. Le père de Karriem m'avait dit qu'il désirait vraiment avoir une batterie complète. Il a eu de la chance car à ce moment là j'avais deux batteries et à la suite de certains événements j'ai dû arrêter d'en jouer et j'ai décidé de lui en donner une. Le manager de Roy Hargrove, de passage à Détroit, m'avait demandé de monter un groupe pour jouer en tournée le premier album de Roy. J'ai dû y renoncer pour manque de temps mais j'ai proposé Karriem qui a été pris pour la tournée. Sa carrière a décollé à partir de ce moment, mais il a beaucoup évolué comme artiste et son ouverture d'esprit lui a permis de travailler avec énormément de monde. Il est également devenu un compositeur producteur, tout comme son père.

(Carl Craig nous rejoint, ndlr)

Lorsque tu as travaillé avec le collectif en studio, comment sont venus les arrangements ? De quelle manière avez-vous procédé ? Tu avais des envies ou des idées bien précises ?

Carl Craig : Je travaille beaucoup au feeling, à la vibe ambiante. Je ne m'impose pas de limite dans mon travail. On a naturellement discuté avant de l'approche que nous voulions avoir lors des premières demos.

“Nous étions très exigeants et nous ne voulions pas produire des choses juste pour l'argent.”

Puis par la suite, nous nous sommes retrouvés autour des compositions sur lesquelles ils voulaient travailler et sur celles que j'avais préparé. « Living a new Day », « Glue Finger », « Vibes from the Tribe » sont des morceaux classiques. « Lesli », « Ride » ont été en quelque sorte réarrangés. On a tous d'abord travaillé sur différentes versions, je leur proposais de nouvelles idées. « Son of Tribe » est une pure jam enregistrée en studio : sur ce morceau, je commence sur les rhodes, ils s'inspirent de mes notes pour finir avec ce que j'appellerais un instant de Miles classé X. Je me suis beaucoup inspiré de la période éclectique de Miles Davis. Le son de Tribe, que ce soit dans les morceaux classiques ou ceux plus expérimentaux est caractérisé par un groove constant, hypnotique. Bien sûr, j'adore le groove qui accompagne les tracks et surtout cette succession de groove, breakdown, climax. Lorsque je les écoute, cela me rappelle le côté funky des années 70, certes, mais aussi le free jazz d'Ornette Coleman. Tribe, c'est tout d'abord l'histoire d'un groupe de frères noirs, mais aussi quatre individus qui ont eu chacun de leur côté un destin extraordinaire, tous doués d'une créativité et d'une sensibilité musicale hors du commun.

À la fin du live, tu as affirmé que « sans le jazz et ses musiciens les plus talentueux, il n'y aurait pas de techno » ou du moins pas comme on la connaît aujourd'hui. Peux-tu revenir sur cette relation et en quoi le jazz de Tribe influence-t-il ton processus créatif et la techno de manière plus générale ?

CC : Bien sûr, le jazz et en particulier ses solos laisse une place considérable à l'imagination, aux inflexions, aux choix des notes, aux tonalités. On parle souvent d'heureux accidents : certains choix dans la composition et dans l'improvisation peuvent nous sembler erronés, mal placés alors que d'autres semblent évidents et justifiés. Pour comprendre leur influence sur la techno de Détroit et plus simplement sur la musique électronique, il faut considérer leur démarche artistique dans sa complexité. Le jazz de Tribe et plus généralement le jazz indépendant de Détroit a beaucoup influencé la démarche des grands producteurs de Techno tels que Juan Atkins, Derrick May... Tribe, c'est une démarche d'autoproduction, le label, le magazine, les community projects, l'enseignement musical. De l'émotion et un engagement sincère.

LE LABEL EXPRESSILLON A PROPOSÉ AU DUO INTERLOPE DE PARTICIPER À LA SÉRIE CHIP JOCKEY. ENTRETIEN EN TOUTE INTIMITÉ AVEC CHRIS ET GREG AU SUJET DE CETTE RÉCENTE SORTIE. L'OCCASION D'ÉVOQUER ÉGALEMENT LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET LE FUTUR DE CES DEUX PASSIONNÉS QUI NE CESSENT DE SILLONER LES ROUTES DEPUIS 1999 AVEC LEUR LIVE MACHINE ORIENTÉ BREAKBEAT, JUNGLE ET TECHNO.

INTER LOPE



Pour commencer, une petite présentation s'impose pour que les lecteurs vous connaissent un peu plus...

On est un duo qui improvise sur scène avec des machines et des ordinateurs. On joue exclusivement des morceaux que l'on compose séparément. En live, on a une approche plutôt dancefloor (tout s'enchaîne, pas de pauses entre les morceaux), et en studio, on est ouvert à un spectre musical plus large, down, mid et up-tempo avec des invités au micro ou aux scratches. On définit notre musique comme étant du break beat (au sens large). Notre nom "Interlope" est venu du fait qu'à l'époque de nos débuts on se produisait beaucoup dans des parties illégales.

On vous connaît depuis 2001 et quelques sorties sur le label lyonnais Jarring Effects. Parlez-nous un peu de vos premières impressions en découvrant ce label...

Greg: On les a rencontré alors que le label existait depuis 2 ou 3 ans. J'ai eu l'impression d'une bande de potes qui se donnent les moyens d'avancer pour produire et faire découvrir des musiques relativement pointues, que ce soit sur disques ou en organisant des événements réussis comme le festival Riddim Collision ou l'échange culturel avec la Bosnie etc... C'est un label indépendant et militant qui a bien fait bouger les choses dans sa région et qui sort beaucoup de choses différentes depuis ces 3 dernières années, toujours de qualité...

On leur souhaite de continuer dans cette voie. C'est d'ailleurs grâce à eux que l'on joue au Sziget festival à Budapest cet été (le 13 août)!

Chris: Jarring est un label qui produit beaucoup d'artistes et qui maintenant s'ouvre à l'international... Il est devenu un label de référence nationale incontournable.

Second album mixé sur le label Expressillon, c'est un plaisir que d'entendre votre live. Et à quand une compile mixée?

Greg: Ce deuxième Chip Jockey est déjà une compile de nos tracks mixées, puisque c'est un live dans lequel on joue exclusivement nos morceaux (pour certains déjà sortis sur album), mais d'une manière différente à chaque fois.

Chris: Il y a déjà eu une compile de maxi vinyles sur Jarring Effects (Selecta computer 2004) et 2

lives sortis sur Expressillon dans la série Chip Jockey. Notre second album "Electrified", sorti également sur Expressillon, a été réalisé à notre retour de tournée en Afrique du Sud, le projet Siphon. Ce projet consistait en un échange culturel entre des groupes electro de Cape Town, de l'île de la Réunion et de France. Nous avons rencontré Sibot et Waddy Jones pour l'Afrique du Sud et le groupe Zong pour la Réunion. Nous avons créé ensemble un show d'une heure et demi que nous avons joué en fin de tournée à Marseille. C'est donc naturellement qu'on retrouve le Mc Sud Africain Waddy Jones sur notre disque. Ce disque marque pour nous une volonté de réduire le tempo et de s'ouvrir à de l'électro Hip-Hop façon Interlope.

Au niveau des prochaines sorties justement. à quand un nouveau maxi?

Greg: On y réfléchit en ce moment... on va certainement opter pour un track inédit Drum&Bass dancefloor, avec un remix du même track sur l'autre face...

Avec quel matériel travaillez-vous justement ? Depuis l'arrivée de logiciels, bon nombre de personnes veulent se lancer dans la composition...

Chris: En compo, on fait tout sur PC avec Win XP, un séquenceur classique, quelques synthés virtuels bien choisis, un clavier midi ou une guitare midi. On utilise aussi des synthés analogiques comme le MS404 Doepfer, le Arp Odyssey, des boîtes à rythmes Korg Electribe es1, esx et emx, Yamaha rs7000, des effets Kaos pad, Boss dd3... On utilise aussi des samples en prenant soin de bien les transformer sauf si on veut qu'ils soient reconnus of course.

Que pensez-vous de l'arrivée du Mp3, le nouveau support qui remplace le vinyle et même le Cd ?

Greg: La musique circule et s'échange beaucoup plus qu'avant, et beaucoup plus rapidement aussi. Ce format permet, grâce évidemment à internet, une exposition incroyablement plus large et plus universelle. Encore faut-il que la qualité du son soit au rendez-vous. Ce qui n'est pas toujours le cas... (d'ailleurs, tous les djs que je connais préfèrent jouer en wav ou aiff.) C'est un format excellent pour promouvoir sa musique. Mais c'est clair que ce format court-circuite le business du disque physique... Et il oblige les différents acteurs du marché de la musique à redéfinir toutes les bases... Je pense qu'à terme, ce format bénéficiera plus aux producteurs (artistes, labels) et au consommateur, car du coup, il y a moins d'intermédiaires... Mais ce n'est pas encore tout à fait en place, (et c'est peu de le dire...).

Chris: Je pense que le mp3 ne remplace pas le vinyle et pour les amoureux du son, pas vraiment non plus le cd... La qualité du son d'un cd ou d'un vinyle est vraiment bien supérieure au mp3. Le problème à résoudre est qu'on n'est pas amoureux de la qualité au point d'acheter tout ce qu'on veut écouter donc on se contente du mp3.

Dernièrement, la loi Hadopi n'est pas passée, que pensez-vous de cette loi ?

Greg: Je comprends l'inquiétude des maisons de disques, (qui s'en sont mis plein les poches pendant des décennies surtout avec l'essor du support Cd), et surtout celle des sociétés de productions cinématographiques, car là, on n'est pas sur les mêmes budgets. Cette loi est sensée protéger les artistes, sauf qu'elle ne résout pas la problématique de leur rémunération et, de fait, légalise et permet un contrôle de tous les instants de nos activités numériques. (et ce n'est que le début ! Car bientôt arrive la loi LOPPSI 2...) Ce n'est pas forcément l'outil répressif le plus adapté... Et de toute façon, il y aura toujours un moyen de la détourner...

Chris: Question cruciale et importante... Pour moi il n'y a aucun outil répressif adapté... Hadopi est là pour diminuer les échanges de biens culturels sur internet. Tu dis que la loi n'est pas passée ce qui n'est pas exact, la loi est bien passée mais son principe de sanction automatique a été refusé. Pour moi, ce n'est ni l'internaute qui doit être sanctionné ni les sites de peer to peer. C'est comme si on te suspendait ton abonnement à l'eau ou à l'électricité parce qu'on juge que tu n'utilises pas l'électricité de manière convenable. On a jamais vu ça !

Pour l'instant la loi est techniquement inapplicable mais lorsque les premières coupures vont être prononcées, alors les gens vont se rendre compte de l'énormité du problème que pose cette loi. On sait également que le numéro Ip ne constitue pas une preuve... On peut se connecter sur le wifi de son voisin ou encore s'abonner à un service d'anonymat qui change ton numéro Ip, la loi ne prévoit pas cela. On sait aussi que les échanges ne se font pas uniquement sur internet mais aussi entre amis sur disques durs ou clef Usb... Idem, la loi ne prévoit pas cela. Hadopi est un scandale répressif inacceptable, on veut nous faire croire qu'abandonner nos libertés fondamentales va sauver la production de biens culturels. C'est faux. Je ne nie pas qu'il y a un problème énorme car on ne peut fonctionner sans argent dans aucune production digne de ce nom. Par contre, aller contre internet pour régler ce problème c'est absurde. On ne peut pas s'attaquer à une évolution majeure de notre société actuelle. Il faut adapter le marché à la nouvelle donne. Pourquoi on ne s'attaque pas déjà à la TVA sur les produits culturels ? Impossible pour un jeune d'acheter un cd entre 15 et 20 euros ! Quand tu achètes des cds vierges ou un disque dur il y a une taxe reversée pour la création. Quand tu regardes des clips à la TV on ne te demande pas de payer chaque clip que tu regardes, tu payes une redevance. La Tv et les médias de masse ne représentent pas du tout l'offre culturelle dans son ensemble, mais ça c'est un autre problème. Des études sérieuses ont montré que la plupart des internautes qui téléchargent sont prêts à payer entre 5 et 10 euros par mois pour rémunérer les artistes en mettant en place une licence globale, même si cela ne suffit pas pour le cinéma ça pourrait déjà apporter des solutions pour la musique. Les maisons de disques voient cette solution d'un mauvais oeil car ils veulent garder leur part du gâteau et cette situation de quasi monopole sur les médias pour eux et rien que pour eux, quitte à ce que l'offre soit réduite à leurs seuls artistes. Je pense qu'aujourd'hui il y a un retour de bâton et que les maisons de disque et les médias payent cette politique nauséabonde. Lorsque l'on tue la diversité les gens vont la chercher d'eux-mêmes ailleurs, notamment sur internet. C'est vrai pour la musique, le cinéma, l'information, etc... Au passage je pense qu'Hadopi n'est qu'une première introduction dans l'élaboration d'un système de censure de l'information et de l'échange qui circule encore librement sur internet (pour combien de temps ?) et qui gêne beaucoup en haut lieu. On ne compte plus les exemples d'informations données aux journaux télévisés complètement démenties, documents à l'appui, sur internet. Hadopi introduit également pour la première fois dans notre démocratie le droit pour le gouvernement de filtrer internet, c'est à dire d'interdire des sites aux internautes (comme en Chine ou autres dictatures !) donc on se rend compte que cette loi est bien plus qu'une lutte contre le téléchargement mais ouvre la voie à la censure du gouvernement sur internet. Toutes ces remarques montrent bien que cette loi est inadaptée et liberticide et n'est que l'arbre qui cache la forêt de la censure politique.

Qu'est qu'on peut attendre aujourd'hui d'une télévision, d'une presse, d'une radio dont les patrons sont des industriels businessmen en cheville avec les politiques et les législateurs les plus hauts placés ? Rien si ce n'est la promotion de leurs profits, de leur idée de la Culture et de la politique...



“(...) pour moi il n'y a aucun outil répressif adapté”

Quel est votre meilleur souvenir de soirée et, depuis que vous jouez, comment avez-vous vu évoluer le dancefloor ?

Greg: un moment qui m'a bien marqué fut notre live sur le char Mas i Mas/ Néopart lors de la Technoparade 2004. Il y en a eu évidemment plein d'autres... Plus récemment, on a joué en Allemagne, au fusion festival (excellent festival dans une ancienne base aérienne russe). Sinon les 2 dernières soirées Chip-Jockey du label Expressillon au Cabaret Sauvage resteront dans les annales...

Chris: J'ai plein de bons souvenirs. Parmi les plus marquants il y a une Free Party mémorable à Chinagora (près de Paris) sur le sound system des Mas i Mas + Furious. A l'époque on jouait sur 10 kilos de son en plein air sans autorisation avec 3000 personnes sur le dancefloor et ça durait jusqu'à midi, chose impensable aujourd'hui dans Sarkoland... Le festival des vieilles Charrues où l'on a joué devant 10000 personnes est également un très bon souvenir... Notre tournée en Afrique du Sud également, le festival Skabasac, Garorock... et j'en oublie... En France nous avons la chance d'avoir beaucoup de festivals.

Un discours bien militant. Le débat reste ouvert... En dehors de votre propre musique, vous écoutez quoi ?

Greg: J'ai toujours écouté plein de styles différents, entre John Coltrane et Sonic Youth pour les plus connus..., de la world, pourquoi pas même du classique. Mais j'ai une répugnance toute particulière pour la musique baroque, es clavecins et tout le reste... J'écoute évidemment beaucoup d'électro au sens large : Hip-Hop, Break, Tek, D'n'B, Hardcore, etc...

Je pense qu'il y a du bon dans toutes les musiques. Un bon Dj, pour moi, est quelqu'un qui joue de tout, qui fait voyager et qui raconte une histoire sans se soucier justement des étiquettes ou des changements de tempo. En ce sens, (et si je ne dois en citer qu'un...), Aphex Twin restera quelqu'un qui, à mon avis, a complètement révolutionné la musique, aussi bien en tant que producteur que Dj/Liveact.

Chris: En ce moment j'écoute le dernier Prodigy et d'une manière générale j'ai beaucoup été influencé par le Rock américain et anglais des années 70 à 90. En électro le master est pour moi aussi le couple Aphex Twin/Chris Cunningham ce qui n'empêche pas la Tek, Hard Tek et la Tribe d'avoir été sur mon chemin à une époque ainsi que la Drum&Bass à une autre époque...

Enfin une petite question bonus : Vous seriez prêts à faire un live à la sauvette, dans un endroit spécial, un peu inattendu ?

Pourquoi ? Tu as une idée derrière la tête ? Pas de soucis, on est ouvert à toutes propositions...

“En France nous avons la chance d'avoir beaucoup de festivals.”

Horloges Vinyles personnalisables



Réalisez votre horloge unique grâce à Clock Your Vinyl !

Dj's, disquaires, musiciens et amateurs de disques vinyles

- > Choisissez parmi les thèmes proposés le modèle désiré
- > Personnalisez votre horloge en choisissant vos aiguilles
- > Ou envoyez-nous votre propre création graphique.

www.clockyourvinyl.com



Matias Aguayo / Ay Ay Ay

Matias Aguayo, moitié du défunt duo Closer Musik sort son deuxième album chez Kompakt. Et force est de constater que si l'on peut qualifier par certains aspects sa musique d'électro (la rythmique, la répétition), on est ici bien loin des habituelles sorties du label de Cologne. « Ay Ay Ay » est un pur bijou pop dans le sens noble du terme, basé essentiellement sur les voix et la mélodie. Les influences africaines et latino-américaines de son auteur (il est né au Chili) y sont omniprésentes, non pas au travers de références tape à l'œil et superficielles trop souvent prises des touristes musicaux mais par un jeu constant sur les polyphonies et la rythmique qui rappellent la façon dont une certaine scène rock (des Talking Heads à Animal Collective) a su transcender sa musique en y insufflant des éléments extérieurs. Le résultat est lumineux à sa façon, simple et extrêmement complexe à la fois. Le compagnon idéal pour l'hiver. Et le printemps aussi. Voir plus.

Whitefield Brothers / Earthology

Produit par Egon et sorti chez Now-Again, sous division du label Stones Throw, « Earthology » explore la black music dans sa face la plus psychédélique et décline funk, soul, free jazz, afrobeat et influences éthiopiennes sur 13 morceaux tantôt instrumentaux, tantôt agrémentés d'interventions de la crème des lyricists de la côte ouest. Composé d'un noyau dur de 7 musiciens, Whitefield Brothers ressuscite le meilleur des 70's avec un talent certain et une volonté permanente de préserver un son vintage sans sombrer dans le pastiche ou la copie. « Reverse » avec Percee P et MED ou « The Gift » avec Edan et Mr Lif sont des exemples parfaits d'une fusion réussie entre tradition et modernité. « Sad Nile » pourrait être un inédit de Mulatu Astatke. « NTU » ou « Pamukkale » convoquent percussions africaines et rythmes orientaux quand « Safari Strut » ou « Alin » font la part belle aux breakbeats plus classiquement funky. Un album qui s'écoute comme une compilation de rare groove intemporelle, sans fauter de goût ni temps mort.

V.A. / 5 years of Hyperdub

Difficile l'heure actuelle de parler de nouveauté et de créativité en musique sans évoquer le dubstep tant ce style musical initialement cantonné à Londres semble marquer l'époque de son empreinte. Et difficile de parler de dubstep sans évoquer Hyperdub, le label de Kode 9 fer de lance du mouvement et qui fête ici ses cinq ans. Tous les artistes marquants sont présents pour une compilation qui permet à la fois de faire le point sur l'évolution de cette musique (grâce à un disque regroupant les « classiques » du label) et d'en imaginer le futur (grâce à un disque d'inédits). Burial, King Midas Sound, Zomby, Martyn, Joker, Kode 9 lui-même... Difficile d'imaginer meilleur casting. La partie rétrospective n'offre par définition pas de surprise mais sera l'occasion pour certains de retrouver sur CD des maxis souvent sortis uniquement sur vinyle et, pour les néophytes, de découvrir les fondations du genre (du « Ghost Town » de Kode 9 au « Digidesign » de Joker). La deuxième partie permet de mesurer l'évolution et la diversité des voies empruntées par les artistes du label qui se sont définitivement affranchis de leurs racines dub pour revisiter à leur manière et sans aucune barrière 20 ans de musique électronique anglaise. Et qui ne semblent pas prêts de vouloir s'arrêter en si bon chemin. Rendez-vous dans cinq ans.

Elisa Do Brasil / First Stroke

On retrouve dans cet album tous les ingrédients qui ont contribué au succès d'une des trop rares djettes de la scène Drum'n'Bass. Forte d'une dizaine d'années de métier à polir les saphirs des plus grands festivals, des résidences dans des clubs mythiques de Paris ou d'ailleurs, la demoiselle délire ici une électro épurée, qui ne s'embarrasse que de l'essentiel: l'efficacité sur le dancefloor. On regrettera peut-être qu'elle n'ait injecté du Brésil que sa féminité irrésistible et non pas toutes ces cuicas, caixa, pandeiro, et agogo, et puis on oubliera, c'est l'heure, épuisé par la danse, sautant dans un taxi comme un Gainsbarre à l'aube et se réveillant chez soi à la fin de l'album, le casque aux oreilles et les yeux pleins d'étoiles.

Raekwon / Only Built 4 Cuban Linx Pt II

14 ans après le légendaire « Only Built 4 Cuban Linx », le chef Raekwon revient avec une suite. C'est peu dire qu'elle était attendue. De tous les Mcs du Wu-Tang Clan, Raekwon est souvent considéré comme le plus talentueux. La crainte d'une déception était donc à peu près aussi grande que le plaisir de l'entendre à nouveau. Bonne nouvelle. Si ce nouvel opus ne parvient pas à égaler son illustre prédécesseur, Raekwon est très loin d'être ridicule et, accompagné de la famille au quasi complet (Ghostface Killah bien sûr, mais également RZA, Method Man, Inspectah Deck ou Cappadonna), il rappelle les grandes heures du dan beaucoup plus sûrement que ne l'a fait le récent « Wu-Tang Chamber Music ». Si le premier « Only Built... » était entièrement produit par RZA, celui-ci voit défiler une liste de producteurs imposante (Pete Rock, J Dilla, Dr Dre, Marley Marl, RZA...) plus ou moins inspirés mais qui parviennent tout de même à conserver une certaine cohérence à l'ensemble. Cet album, s'il est loin d'être parfait, est sans conteste, compte tenu du niveau de la concurrence, l'un des meilleurs que nous a donné le hip-hop en cette année 2009.

Gizelle Smith and the Mighty Mocambos

The Mighty Mocambos est un groupe allemand de raw funk (encore un!) dont la réputation n'a fait que grandir dernièrement sur la ville de Hambourg. Depuis leur première collaboration avec la « Golden girl of funk » Gizelle Smith, l'attention autour de ce nouveau groupe n'a cessé de croître : après le premier single « Working woman » remixé entre autre par Kenny Dope, ils remettent ça avec un album entier. Un album court (37 minutes seulement) mais puissant et frais, à la différence de quelques disques de deep funk parfois trop monotones ou des chanteurs soul à la mode aux albums baciés... Aujourd'hui, certains producteurs préfèrent passer leur temps derrière des consoles digitales et utiliser le vocoder alors qu'ici le son, vieillit à l'aide de vieux amplis et micros vintage, et une production épurée permettent à cet album 12 titres de se distinguer de par sa fraîcheur et son intensité. On retiendra les morceaux « Love alarm », « Out of fashion », sans oublier le single qui a permis au groupe de s'exporter, « Working woman ». La sensuelle Gizelle ainsi que ses 5 choristes laissent transparaître des lamentations gospels dans « Coffee high ». Le seul morceau instrumental du disque montre la richesse du groupe en terme de groove, avant de laisser la place à « Gonna get yours » avec ses guitares wah wah et sa rythmique scandée par des percussions et une batterie très funky. Attention, la panthère Gizelle est sortie de sa cage...

Belmondo Quintet / InfinityLive

Mené de main de maître par la trompette de Stéphane Belmondo et le saxophone de son frère Lionel, le Belmondo Quintet est une référence dans le jazz français. Ce premier enregistrement live, enregistré en 2008 à la Réunion, voit l'ensemble décliner son penchant pour le bop sous influences Coltrane (le disque se clôture d'ailleurs par une superbe lecture de « Naima »). La comparaison avec le quartet du maître vient tout de suite à l'esprit. Remettant au goût du jour une musique intemporelle sans céder à la tentation du jeunisme et du cross over, ce disque ravira tout autant les amateurs du genre que les néophytes qui trouveront condensé dans cet enregistrement tout ce qui fait la liberté de ce style musical.

Fanga / Sira Bai

Depuis une dizaine d'années, le collectif Fanga évolue à la croisée de l'afrobeat, du jazz et du funk, jouant une musique éminemment spirituelle. Fanga signifie d'ailleurs « force de conviction » en dioula. Bien qu'ancrée dans une certaine tradition musicale nigérienne et ghanéenne, aux confins de l'afro-beat et du high-life des années 1970, Fanga ne refuse pas les mélanges avec d'autres types de musiques, comme en attestent les samples et autres influences hip hop et électro. Le chant aussi n'échappe pas à ce métissage: le chanteur/rappeur Korbo s'exprime en dioula, français et anglais. Le groupe, qui a déjà partagé la scène avec Antibalas, Seun kuti ou Kokolo, propose ici des morceaux dont le groove hypnotique se rapproche très rapidement de la transe. Ce qui est surprenant, c'est cette aisance dans la mélodie très organique, et cette rythmique scandée par une section cuivre très intéressante. Les morceaux « Yeleko », « Corruption », « Tiogho Tiogho » nous rappellent la musique et l'engagement de Fela. La mélodie du morceau « Follow Me » est contagieuse, et le groove des excellents « Bassi Té » et « Ni Ya Wouele » sont irrésistibles! A noter la présence du chanteur jamaïcain Winston McAnuff sur le morceau « I go on without you ». Vos oreilles en salivent d'impatience et c'est bien normal.

Koudlam / Goodbye

Nouvelle signature du label Pan Européen Recording plus connu jusqu'à maintenant pour son rock sous fortes influences kraut, Koudlam explore une autre facette du psychédéisme : celui des années 80 qui, de Joy Division à This Heat, a su synthétiser influences punks et balbutiement de l'électronique pour un résultat post tout. Post punk, post moderne, « Goodbye » est un peu tout ça à la fois. Ne négligeant pas les mélodies et les rythmiques de son époque, Koudlam est autant capable d'écrire des hits (l'irrésistible « Tonight » ou « See you all » déjà sorti en maxi auparavant) que d'imaginer la rencontre improbable entre Ian Curtis et Klaus Nomi, de marier rythmiques martiales et synthés putassiers que de noyer des sommets d'efficacité minimaliste (« Flying Dolphins »), le tout dans le désordre le plus total. Détournant mais efficace.

Dam-Funk / Toeachizown

Ambassadeur du Boogie Funk, Dam-Funk sort chez Stones Throw cet album qui alterne morceaux instrumentaux et chantés, le tout par lui-même, avec pour seule intervention extérieure un couplet de G-Shaft sur « One Less Day ». De Zapp à Prince, les influences du passé sont évidentes. Mais c'est paradoxalement à des artistes actuels que l'on pense en écoutant cet album. Dam-Funk partage avec Flying Lotus ou Dabrye, voir avec la scène Wonky anglaise (Rustie notamment) cet amour du son des claps et des synthés funk du début des 80's et revisite ces obsessions avec un feeling totalement ancré dans le 21ème siècle. Du pur groove synthétique qui, avec le nouveau Sa-Ra Creative Partners, se révèle être la plus belle machine à danser au ralenti de ces derniers mois. « (My Funk Goes) On & On », « Brookside Park » ou « Keep Looking 2 The Sky » : autant de hits qui contrebalancent à merveille les instrumentaux cinématiques (il revendique l'influence de Carpenter) parsemant ce premier essai totalement réussi.



Jimi Tenor & Tony Allen / Inspiration Information 4

A force de clamer son amour de l'afrobeat (et d'en faire la preuve sur ses derniers albums), le finlandais Jimi Tenor semblait destiné à collaborer un jour avec l'un des géniteurs du genre, Tony Allen. C'est dans le cadre de la série « Inspiration Information » du label Strut (à qui l'on doit déjà les rencontres entre Amp Fiddler et Sly & Robbie ou The Heliocentrics et Mulatu Astatke) que la rencontre a finalement eu lieu. Le résultat est à la hauteur des attentes. Se partageant le chant, les deux artistes sont en symbiose, la batterie de l'un répondant parfaitement aux cuivres et aux claviers pleins d'influences funk et jazz de l'autre. Ne tombant pas dans le piège de la sous copie de Fela qui plombe bon nombre de disques d'afrobeat actuels, les deux artistes explorent une vaste palette d'influences et convoquent à leur chevet un large pan de la musique black, aussi bien africaine qu'américaine ou caribéenne.

Staff Benda Bilili / Très Très Fort

Crammed Discs continue d'explorer la musique congolaise contemporaine. Après Konono n°1 et la série en Europe une scène foisonnante, tirant partie de son manque de moyen en inventant ses propres instruments, le label belge sort le premier album d'un groupe de musiciens de rue parapaléique originaire de Kinshasa qui délire une musique étonnante, mélange de rumba, de rhythm'n'blues, de funk et de reggae. Comme pour la série congolaises, force est de constater qu'en plus de posséder une science du groove hors du commun, Staff Benda Bilili, de par son approche totalement décomplexée et non académique de la musique, parvient à innover beaucoup plus sûrement que nombre d'adeptes occidentaux de l'expérimentation musicale. Un tour de force qui permet à ce disque d'être aussi bien un recueil de chansons immédiatement appréciable qu'une source inépuisable d'étonnement et de découvertes sonores.

Allen Hoist / Soul renaissance

Originaire de New York, le vocaliste Allen Hoist a eu le temps de se former à la "High School of Performing Arts". Multi-instrumentiste, Allen se fait remarquer par sa connaissance de la flûte, du violoncelle et du saxophone. Il fait ses premiers pas sur scène en accompagnant des légendes de la soul et du jazz tels que Tito Puente, Millie Jackson, Ron Carter, Solomon Burke, Mongo Santamaría.

C'est justement lors d'une tournée avec Mongo qu'il découvre Paris où il séjourne lorsqu'il n'est pas à New York. C'est avec le label Soulab qu'il décide finalement de démentir un projet de jazz soul futuriste qui s'inspire de la meilleure tradition de la black music avec des touches de soulful house, brokenbeat, électro parfois, voir même hip-hop. Sa cover de Inner City Blues demeure un des sommets de cet album dont la richesse est à rechercher dans la diversité des sonorités proposées par le vocaliste américain. On notera la fluidité du saxophone sur le titre house "You'll never know" et l'intéressante cover de "Papa was a rolling stone". Des morceaux comme "With Love", le dub signé Raw Deal, font déjà partie des playlists de certains DJs. Dix Titres qui devraient satisfaire tous ceux qui sont ouverts aux sonorités modernes lorsqu'elles sont appliquées à la plus grande tradition de la soul music made in USA...

MF Doom / Unexpected Guest

« Unexpected Guest » regroupe des morceaux rares, tirés de maxi ou parus dans le cadre de featurings effectués par le rappeur masqué. Chaque titre, mis à part un inédit de KMD (« Sorcerers ») et un titre solo (« My favorite Ladies »), est l'occasion pour Doom de confronter son flow inimitable à la fine fleur du hip-hop US. De Talib Kweli à Masta Killa en passant par Vast Aire, Count Bass D, J Dilla ou Ghostface, aucune fausse note ne vient entacher une compilation qui, si elle n'a pas l'attrait de la nouveauté, est une occasion de plus d'apprécier les rimes acérées d'un des rappeurs contemporains les plus marquants. De quoi patienter en attendant la suite de sa collaboration avec Madlib, le deuxième « Madvillain » étant annoncé pour 2010.

Ben Sharpa / B. Sharpa

Premier album chez Jarring Effects pour Ben Sharpa. Le MC originaire de Cape Town s'entoure de ses compatriotes Sibot et D-Panet ainsi que de l'anglais Milanese. Dans la lignée de son précédent maxi « The Sharpaganda Theory : Lesson 1 », il concurrence le meilleur du hip-hop underground américain (Antipop Consortium en tête) sur son propre terrain. Parvenant à explorer des sonorités très variées sans jamais sacrifier l'efficacité du groove et la musicalité du flow, « B. Sharpa » confirme l'étendue de sa palette, d'influences grime (« Check the Evidence '08 ») à de purs exercices électro hip-hop (« Hegemony » ou « Callin' it Quits »). Un album qui tient la route sur la longueur et confirme tous les espoirs placés en son auteur.



Magda / Fabric Live 49

Pour ce 49ème volume de sa série de mixes, le célèbre club de Londres a invité Magda, Djette berlinoise affiliée au label m-nus et à la scène minimale. Son mix est, de l'aveu même de son auteur, inspiré par les films d'horreurs italiens des 70's, d'où la présence logique de tracks de Goblin, notamment l'introductif « Al Margini Della Follia ». Le reste de la sélection oscille entre minimale (une bonne partie des titres sont tirés du catalogue de son label d'origine mais sont également présents des pointures du genre : Luciano, Bruno Pronsato...) et nu disco agrémentée de quelques références moins attendues (Yello, Jan Jelinek). Un mix de très bonne tenue, simple d'un point de vue technique mais présentant une sélection très cohérente. On se laisse volontiers embarquer pour un véritable voyage dans un univers sombre oscillant en permanence entre modernité et retro futurisme.

The Slew / 100%

The Slew est le dernier projet de Kid Koala mis en place avec le beatmaker/turntablist Dynamite D ainsi que Chris Ross et Myles Heskett du groupe Wolfmother. « 100% » suit une tournée américaine estivale qui a vu la formation évoluer avec basse, batterie, clavier et six platines. Le résultat est donc foncièrement rock, les scratches et samples vocaux se mariant aux riffs des musiciens. Les platines sont bien présentes mais sont totalement intégrées à l'ensemble sans se démarquer particulièrement. Ce qui constitue, au choix, une déception pour qui s'attend à un festival de prouesses techniques de Kid Koala (quoique le final de « Wrong Side of the Track » n'a rien à envier à ses disques solos) ou une heureuse surprise pour ceux qui seraient allergiques au tout technique. Mis à part quelques samples de voix, l'album est essentiellement instrumental. C'est peut-être sa faiblesse. La méthode de composition semble parfois quelque peu systématique et les titres ont tendance par moment à étrangement se ressembler. Une sensation de répétition que la présence de quelques guests auraient permis d'éviter.

Écoutez un titre extrait de ces disques via le player audio de www.starwaxmag.com

STAR WAX ABONNEMENT

Recevez directement chez vous Star Wax pendant un an, soit 4 magazines et un tee-shirt ou l'album D'Elisa Do Brasil

17 euros
4 r + 8 un
tee-shirt
ou un cd



Oui, je m'abonne à Star Wax magazine et je joins à mon courrier un chèque de 17 euros libellé à l'ordre de Compos-it, et je l'envoie à : Compos-it / SW Abo, 120 rue Edouard Vaillant 93100 Montreuil.

NOM : _____

PRENOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

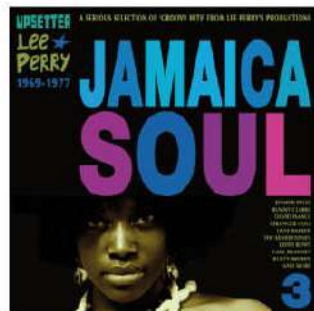
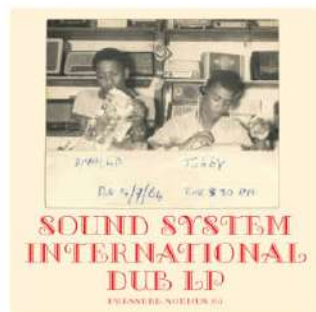
E-MAIL : _____

TÉL : _____

TAILLE TEE-SHIRT : _____

(Ne rien indiquer si vous désirez l'album d'Elisa Do Brasil.)

star wax
www.starwaxmag.com



Dj Shalom & Jeff Boudreaux / Criminal Beats 2

Ce breakbeat sous titré "break, beats & sound" est un disque essentiellement instrumental basé sur les batteries jouées live de Jeff Boudreaux. La face A comporte des morceaux avec uniquement de la batterie et parfois un jeu de basse aux sonorités électro comme sur "Maggots". La face s'achève par une boucle de rythme au son assez étouffé. La face B est plus intéressante car les instrumentaux sont plus riches. Des nappes et autres programmations numériques apparaissent comme sur les très réussis "CessPool" et "Excrement". Ce disque de bonne facture fait suite à un premier volume avec d'avantage de samples (voix, etc...), mais uniquement disponible en wave ou mp3 via le web. Une série de tools et d'instrumentaux signée Dj Shalom qui a déjà collaboré avec divers artistes acoustiques et qui compte bien faire perdurer cette série en faisant appel à un ou des musiciens différents pour chaque sortie. Une autoproduction à suivre sur le label Slackness.

Guts / Freedom 2Lp

Guts est un passionné de vinyle et de beatmaking depuis plus de douze ans. Né à Paris, il réside actuellement à Ibiza où il a réalisé les musiques de son second album solo qui fait d'avantage penser au coré ensoleillé, aéré et brut des îles espagnoles qu'aux hits aux Bpm élevés des dubs. En effet, il reste fidèle à sa Mpc4000 pour proposer une musique downtempo boostée aux samples (il a utilisé plus de 50 vinyles) jazz, soul, funk et autres rares breaks tropicaux ou des pays de l'Europe de l'est.

Gage de qualité, il passe par Londres, au studio Loud Mastering pour faire appel à John Dent, un expert du mix et à Mambo (du collectif sang 9), un graffeur-graphiste également reconnu pour illustrer la pochette de ce double vinyle. Même si il utilise quelques voix samplées, "Freedom" est un album instrumental pas franchement abstrait, réussi et qui rappelle les travaux des français Dj Diess ou encore de La Boulangerie. En somme un Guts bien heureux! Une illustration du fait que les albums de beatmakers instrumentaux downtempo sont de plus en plus fréquents. Pourvu que ça dure.

Ray Lugo / Dream of bahia/Get on up 7"

Ray Lugo n'est autre que le leader du groupe Kokolo. Il nous présente ici son nouveau projet, L.E.S. Express, avec un 45 tours qui risque de faire de nombreux émules. Sur la face A, la très prometteuse Elani, chanteuse brésilienne qui exprime toute sa nostalgie sur "Dream of Bahia", ville mythique du Brésil. Le track transpire la joie avec une guitare funky qui accompagne la voix voluptueuse de Elani. La face B marque le retour en force de Roxie Ray, vocaliste de Dojo Cuts. Elle signe ici une performance digne de sa renommée avec "Get On Up" dans un pur style deep funk. 2 morceaux qui iront parfaitement pour les dancefloors qui ne se privent pas des ambiances brésil, afrofunk ou batucada. On pouvait difficilement rêver mieux comme carte de visite de l'album à venir.

King Tubby & The Clancy Eccles All Stars / Sound System International Dub LP

Le producteur Eccles, bien que peu connu du grand public, a travaillé en studio avec les plus grands artistes jamaïcains: Alton Ellis, Joe Gibbs, King Stitt, Winston Wright, Larry Marshall, Beres Hammond. Très apprécié des artistes pour son sens de l'équité, il a entre autre aidé Lee Perry à mettre en place son label Upsetter et Winston Ninety Holmes à enregistrer en 1971 son premier hit "Blood and fire". Cet album, que l'on croyait perdu à tout jamais, aurait été retrouvé en début d'année... Une sélection de 10 titres (pour la plupart des versions dub du groupe "The Dynamites") tirés d'enregistrement moins connus du producteur Eccles, ici revisités par King Tubby. "Kingston Dub Town" justifie à lui seul l'achat de ce disque ou du moins d'y jeter une oreille attentive. King Stitt est de la partie sur trois morceaux dont "Dance Beat" avec Eccles et "Kings of Kings" en rubadub style. A noter aussi le "Tribute to Drumbago", hommage à l'un des plus grands batteurs de l'île, Drumbago aka Arkland Parks. Le mix, qui date probablement des années 73-74, montre le travail d'un King Tubby encore à ses débuts, avec un style plus sobre, qui réduit au maximum les voix pour faire vibrer la basse. Un excellent moyen de redécouvrir le travail de Eccles, disparu il y a 5 ans.

Guive & Lone Ranger / New Start Ep

Ce 10 inch est une des belles découvertes de cette fin d'année. Comme son nom l'indique, "New start" est la première référence du nouveau label Fogata Sounds, à l'origine de Krak In Dub et de Hug Ho. Ce maxi est annonciateur d'un tournant artistique pour ces deux compositeurs. Précurseur de la scène française dub, Hugo invite naturellement le jamaïcain Lone Ranger et le français Guive. Ces derniers s'adaptent aisément à la version reggae originale. Cependant leurs flows, un peu oldschool, dénote légèrement de la version dubstep qui, elle, sonne bien plus moderne. Malgré cela le jeu de basse wobble associé à une très bonne programmation vous séduiront dès la première note que vous soyez chez vous ou sur un dancefloor.

The upsetter Lee Perry / Jamaica Soul 2 Lp

Pour le troisième volume de cette série consacrée aux monuments de la musique jamaïcaine, le label a décidé de focaliser son attention sur Lee Perry, un des génies parmi les plus novateurs et les plus énigmatiques. Né en 1936, il réussit à intégrer dès le début des années soixante les plus grands studios de Kingston et travaille avec Coxsone Dodd et Studio One, Joe Gibbs, Randy's, Dynamic. Sa créativité et son savoir faire avec les machines atteint des sommets avec l'ouverture du Black Ark Studio, studio d'où sortent certains chefs d'œuvres présents sur cette compilation, issus de la période 1969-1977. Le fil conducteur comme l'indique le titre c'est la musique soul transmise à l'époque par les radios de Miami que les jamaïcains entendaient depuis leurs postes. Vous pourrez ainsi (re)découvrir les voix de Junior Byles, de Carl Bradney, Bunny Clarke et les nombreuses reprises de soul américaine qui ont fait leur succès comme "Jungle Lion" inspirée de la célébrissime "Love and Happiness" de Al Green, "Same Things over you" de Billy Young, la version de "Slipping into darkness" de Kings & Priests...

Superfly Records

JAZZ SOUL FUNK DISCO LATIN AFRO BRASIL
ROCK POP FOLK PSYCH REGGAE ELECTRONICA
ACHAT / VENTE / ECHANGE • 33t / 45t / CD

Du mardi au jeudi 12-20h, vendredi 12h-22h, samedi 10h-20h



New vinyl shop



Superfly Records

53 rue Notre Dame De Nazareth
75003 Paris. Tél : 01 44 61 06 07

(M) Arts et Métiers ou Strasbourg St Denis.

www.superflyrecords.com



STUART BAKER

LE LABEL ANGLAIS SOUL JAZZ A SU S'IMPOSER COMME UNE DES RÉFÉRENCES INCONTOURNABLES DANS LA RÉÉDITION DE DISQUES. PASSIONNÉ DE MUSIQUES AUSSI VARIÉES QUE SURPRENANTES, L'ANCIEN PHOTOGRAPHE STUART BAKER A SU INSUFFLER SA SOIF DE CONNAISSANCE ET SON STYLE A TRAVERS LES MULTIPLES SORTIES DU LABEL QU'IL DIRIGE. RETOUR SUR UN PARCOURS COMMENCÉ IL Y A ENVIRON 20 ANS CHEZ UN PETIT DISQUAIRE DE CAMDEN A LONDRES.

Certains connaissent ton parcours de responsable du label et du magasin de disques Soul Jazz vers la fin des années 80, mais j'aimerais revenir tout d'abord sur ta formation personnelle.

Avant de commencer à travailler dans le magasin, j'étudiais le cinéma et la photographie à l'université. J'ai grandi avec la musique punk, disco, pop et avec l'envie d'aller aux Etats-Unis pour acheter des disques de jazz, funk et soul. A l'époque, je trouvais cela très excitant.

On continue, selon moi, à sous estimer l'impact en terme de diffusion de certains types de musique qu'ont eu les disquaires spécialisés. L'aventure Soul Jazz a justement commencé en tant que disquaire...

Oui, on a ouvert le disquaire Soul Jazz (devenu par la suite Universal Sounds nldr) à Londres il y a 20 ans, vers la fin des années 80. A l'époque, on y vendait exclusivement de la musique américaine. Ce n'est que par la suite que nous avons fondé le label. Mais le passage du magasin de disque au label est quelque chose de très naturel, en particulier en Angleterre. Nous ne sommes pas les premiers et certainement pas les derniers. Il suffit de regarder les labels tels que Rough Trade, Warp, Ace, Azuli, pour ne citer que ceux là.

Lorsqu'on travaille chez un disquaire, on rencontre beaucoup de gens rattachés en quelque sorte à l'industrie musicale et on a l'opportunité de savoir ce que les gens écoutent avant la plupart des majors. Ceci permet donc d'être plus réactif et de faire face aux exigences de certains consommateurs et aux trous laissés par l'industrie du disque. Mais je ne voulais pas créer un label au début, c'est venu naturellement par la suite.

Les premiers disques qui sont sortis sur le label n'étaient pas des rééditions.

C'est très simple: on s'est rendu compte que certains de nos clients venaient chez nous car ils ne trouvaient pas ailleurs des disques que l'on vendait. C'est à partir de ce moment que l'on a commencé à sortir des nouveautés puis, par la suite on s'est penché sur les repress et les compilations.

Comment se passe le travail de repressage ? Depuis quels types de sources travailles-tu ? J'imagine que certaines fois un travail de nettoyage s'impose...

Les sources sont multiples et variées. On peut partir de vieux disques, des enregistrements, des masters. Tout dépend du projet sur lequel on travaille car, certaines fois, retrouver des sources de bonne qualité relève véritablement de l'exploit. Naturellement, le travail de mastering comporte souvent la nécessité d'épurer la source de certaines imperfections, défauts et dommages causés par l'usure.

SOLUTION DE MIX VIDÉO COMPLÈTE : LOGICIEL VFX (VIDÉO EFFECTS) + CONTRÔLEUR



VFX CONTROL

Mix Video Like Music.

VFX CONTROL est la seule solution offrant un contrôle direct, complet et facile de tous vos fichiers vidéo.

En plus de mixer tous types de formats vidéos et audio et d'y ajouter des effets de manière instantanée, VFX CONTROL est compatible avec une grande variété de contenus: animations et textes Flash ou encore images grâce au titre vidéo intégré, diffusion d'une caméra en direct, ...

- Recherche par pochette d'album
- Compatible 4 lecteurs
- Sampleur Audio 16 pads
- Plus de 20 effets (audio, video, audio + video)
- Synchronisation des effets vidéo sur la musique
- Contrôle externe grâce au CD et vinyle MixVibes
- Contrôle direct grâce au contrôleur
- Carte son intégrée
- Et bien plus...



Plus d'infos sur www.mixvibes.com



Au début, ton label s'est focalisé essentiellement sur la black music. Par la suite, vous avez sorti de nombreux albums et compilation de post punk, new wave, world music. Comment procèdes-tu pour le choix des nouvelles sorties?

Oui, au début disons que je me suis concentré sur la musique jazz et dance dans son acception la plus large: un disque jazz peut être un disque latin, brazil. Les paramètres, si on peut parler de paramètres, sont très larges. Punk et Post Punk sont les musiques qui ont accompagné mon adolescence, avec lesquelles j'ai grandi et de nombreuses personnes ont fait le rapprochement entre dance music et punk, de par leur évolution et les gens qui ont participé à leur essor. Donc il s'agit de musiques dans lesquelles je m'identifie clairement et qui présentent, comme je le disais avant, de nombreux intérêts. J'ai très vite compris que changer de type de musique pouvait devenir un avantage et nous permettre d'avancer. Surtout si l'on devient connu pour cette diversité, même si j'admets que certains fois cela peut prêter à confusion.

Un des plus grands succès du label a été celui autour de la musique jamaïcaine avec les compiles Studio 1 et 100% Dynamite. Pourrais-tu revenir un instant sur tous les aspects liés au licensing de certains morceaux? J'ai cru comprendre que le travail a été particulièrement difficile pour certains projets...

Le travail de réédition implique pas mal de travail en amont et certaines fois cela demande énormément de patience et d'acharnement. Cela peut être simple certaines fois mais la plupart du temps c'est assez compliqué. Quand nous avons commencé, il n'y avait pas internet, nous étions équipés de fax et de téléphone pour joindre les personnes concernées. Le travail était plus long et plus laborieux et nous n'avions pas de rapports avec les majors à l'époque. Les problèmes d'ordre légal font partie de notre boulot, surtout lorsque l'ayant droit est injoignable...

Aurais-tu des exemples concernant justement les difficultés d'ordre légal liés au licensing d'un projet sur ton label?

Non, parce que le vrai problème c'est lorsqu'il y a un refus. Lorsqu'on veut rééditer quelque chose et que la personne refuse, tout devient très difficile. Tu peux essayer d'insister ou de les convaincre, mais s'ils ne veulent pas, il n'y a rien à faire.

Surtout lorsque l'on s'adresse à des majors dont le back catalogue t'intéresse, il faut aussi éviter de se faire voler l'idée et les convaincre que ce morceau a une véritable raison d'être dans telle ou telle sélection ou compilation.

Oui, les majors sont de véritables institutions, très puissantes, surtout lorsqu'on les compare à nous... Ce qu'il faut essayer c'est d'entretenir des rapports cordiaux dans la mesure du possible afin de pouvoir travailler avec eux.

Une des caractéristiques de ton label ce sont les textes et les photographies d'archives qui permettent d'aller encore plus loin. Ne penses-tu pas qu'en période de crise, le fait de donner un véritable plus aux mélomanes peut être en quelque sorte un remède contre la baisse des ventes de disques? Cela fait partie en plus des choses que l'on ne peut pas télécharger!!

Je t'avoue qu'au début il n'y avait rien de conscient et de voulu dans cette démarche. J'avais l'impression de devoir écrire certaines choses. Puis par la suite, cette démarche, comme tu dis, puise son intérêt dans le fait qu'une fois acheté, le cd accompagné du booklet t'appartient. On a réalisé il y a 5 ans environ que, contrairement à ce que disent beaucoup de gens, cela faisait partie encore des choses que les gens achètent, tout comme les livres.

Il existe déjà beaucoup de compilations de blaxploitation. Que pensais-tu amener de nouveau avec cette compilation « Can You Dig it? »

C'est vrai qu'il y a des CDs de blaxploitation. Je me suis mis récemment à réécouter tous ces bons morceaux, revoir les nombreux films produits durant cette période. C'est alors que je me suis rendu compte que finalement ce ne sont pas des compilations de blaxploitation, mais des CDs de "rare groove".

Tu veux dire que ces CDs sont plutôt axés sur les grooves des années 70 et non pas simplement autour des B.O. de films de blaxploitation?

Oui exactement! Je suis conscient que le sujet n'est pas nouveau mais c'est la manière d'aborder cette thématique qui est différente. On a aussi essayé de travailler beaucoup autour de l'univers visuel très soigné de ces années là, avec les nombreuses photos d'époque, les affiches...

Tu travailles également sur d'autres projets, en particulier sur tes labels comme Universal Sounds et World Audio Foundation. Peux-tu revenir sur ces labels qui sortent des projets pour le moins surprenants, probablement financés par les recettes des meilleures ventes de ton label.

Je travaille actuellement sur un nouveau projet autour de Rara, musique traditionnelle vaudou de Haïti. Il s'agit de flûtes fabriquées en bambou, qui produisent un son qui amène vers la transe. J'écoute des types de musiques très différents et j'ai préféré distinguer les sorties de soul jazz de celles-ci. Cela peut porter à confusion si j'enchaîne une sortie sur la blaxploitation avec de la musique traditionnelle vaudou... C'est une manière de les séparer même si au fond il s'agit du même travail de documentation. Il est évident que certaines sorties vendent plus que d'autres et cela me permet en effet de travailler sur des projets qui n'auront pas les mêmes retombées en termes de vente.

Le dubstep aussi fait partie de du développement du label: nous sortons encore des singles en vinyles et une compilation à paraître bientôt. Enfin, je travaille actuellement à la réédition d'un disque de rock progressif allemand des années 70...

Pour terminer juste quelques mots sur certaines sorties qui ont marqué l'histoire du label.

Nathan Davis If?

Un des disques que j'apprécie depuis très longtemps, un disque au carrefour du jazz, de la soul, et de la funk, qui s'est perdu car il s'agit d'un disque sorti sur un très petit label, pas conçu pour le marché et qui méritait d'être exposé à la lumière du jour.

A Certain Ratio?

Il s'agit d'un de mes groupes de Punk préférés que j'ai eu l'occasion de voir sur scène, un groupe qui m'a ouvert l'esprit. Surtout le morceau qui est inspiré d'une batucada brésilienne.

Drums of Cuba?

J'ai toujours été intéressé par les rythmiques latines et des îles ainsi que toutes les influences du mouvement nuyoricain. Je suis allé à la bas plusieurs fois afin de comprendre la vivacité de la musique locale.

Studio One Rub A Dub?

Difficile de le séparer des autres de la série, mais peut être une petite préférence sur le Studio One Rockers. Il y a surtout tous les souvenirs liés à la rencontre avec Coxsonne Dodd et encore des archives à publier...

Hannibal?

Le jazz indépendant américain des années 70 (dont fait partie Hannibal) demeure inaccessible à beaucoup de gens car sa diffusion a été très limitée et les ventes ont été vraiment confidentielles...



Bruno Costemalle / Mais qui a tordu la trompette de Dizzy et autres histoires de Jazz

Ce genre d'ouvrage peut en effrayer plus d'un et à juste titre. L'édition nous propose souvent des livres concernant la musique remplis d'anecdotes difficilement vérifiables. L'histoire veut, elle aussi, sa part de légende. Tout cela a pour intérêt de rendre des monstres sacrés de la musique plus proches, plus humains car ces anecdotes donnent encore plus de sens à leur existence et à leur complexité. Pourquoi Charlie Parker est surnommé Bird? Comment Dizzy Gillespie a-t-il tordu sa trompette? Des musiciens se seraient assis dessus en en rendant le son si unique... On apprend qu'à quelques jours près Miles Davis et Jimi Hendrix auraient pu discuter d'un projet commun d'album, que Louis Armstrong fumait de la marijuana tous les jours... Parmi les anecdotes, je me limiterai à n'en citer qu'une: "Avant un concert, le saxophoniste Coltrane avait confié à son complice avoir du mal à conclure ses choros. Réponse de Miles Davis: C'est simple, il suffit de retenir son bec de sax de ta bouche". Un ouvrage drôle que l'on devore mais dont les histoires sont à prendre au conditionnel (Éd. Nova)



Vincent Brunner / Rock Strips

Journaliste rock et bandes dessinées pour Rolling Stone magazine, Vincent Brunner concilie ses deux passions dans cet ouvrage pour lequel il a demandé à des dessinateurs de revisiter chacun un artiste qui a marqué l'histoire du rock. Un choix totalement subjectif qui conduit Elvis Presley à côtoyer Elton John, PJ Harvey ou LCD Soundsystem. Chaque chapitre est introduit par un texte qui n'apprendra certes rien de neuf aux initiés mais qui a le mérite de replacer les artistes dans le contexte de leur époque et d'apprécier certains délits des dessinateurs. En effet, loin de se contenter d'illustrer scolairement la vie des rockers de leur choix, les différents intervenants ont tous choisi un angle d'attaque résolument original. De François Ayroles ressuscitant un Jimi Hendrix quinquagénaire et manchot à Tanquerelle qui revisite le Fun House des Stooges version Alice au Pays des merveilles, de l'hilarant portrait de Metallica par Riad Sattouf à la mélancolique soirée d'un loser fan de Johnny Thunders imaginée par Stéphane Oiry, les points de vue sont divers, le ton tantôt révérencieux, tantôt totalement iconoclaste. Dans tous les cas, il ressort de l'ensemble de ces vignettes un réel amour du rock et de ses acteurs. Un livre léger qui complète parfaitement, dans le même esprit, « Le petit livre rock » de Hervé Bourgis sorti l'année dernière (Éd. Flammarion)



Paul Beatty / Slumberland

Malheureusement, comme souvent en littérature étrangère, il faut attendre beaucoup trop longtemps avant qu'un auteur soit reconnu à sa juste valeur et que son œuvre soit traduite. C'est le cas de Paul Beatty, auteur afro-américain qui vit à Los Angeles. Son dernier livre "Slumberland" raconte l'histoire de Ferguson Sowell, aka Dj Darky, convaincu d'avoir pondu le beat parfait. Enfin presque, car il lui manque la cerise sur le gâteau, cette touche finale que seul le jazzman Charles Stone peut lui apporter. Or personne ne sait où il vit. Il décide de partir à Berlin, après avoir reçu une mystérieuse vidéo avec une bande son dont il attribue la paternité à Stone. Sowell débarque donc en RFA (l'histoire se déroule avant la chute du mur) à la recherche du Slumberland bar d'où provient cette vidéo. L'auteur profite de ce voyage pour dresser un portrait amer de la société américaine, de la cause noire... Les citations et références musicales y sont très nombreuses (Sun Ra, Oliver Nelson, Georges Clinton, James Brown...) sans pour autant que cela gêne la lecture. On assiste à une succession de rencontres et de situations des plus loufoques qui donnent un rythme très intéressant à ce livre. Tel un Dj, l'auteur s'amuse à jouer sur la rythmique et les registres pour le plus grand plaisir du lecteur (Éd. Seuil).



LE RENDEZ-VOUS DES ACTEURS DE LA NUIT 14 AU 16 MARS 2010

VIPARIS, PORTE DE VERSAILLES

UN UNIVERS, 2 SALONS

DISCOM / EQUIPEMENTS, SERVICES, INNOVATIONS & TENDANCES POUR : CLUBS BARS - RESTAURANTS - SALLES DE SPECTACLES - NEW ENTERTAINMENT...

MIXMOVE / DJING & TECHNOLOGIES - NOUVELLES MUSIQUES & CLUBBING OUVERT À TOUS LES DJS, ANIMATEURS, CRÉATEURS...

Pour recevoir des informations pour exposer : discom@infoexpo.fr
Pour visiter : www.discom-expo.fr

12 & 13 DÉCEMBRE 2009

HIP HOP / POP ROCK / ELECTRO EVENT

ESPACE GRANDE ARCHE

PARIS - LA DÉFENSE

10H00 - 19H00



SINIK, DAVID VENETTA,
PATSON, DJ NELSON,
ENHANCER, MUSIC IS
NOT FUN, DUBMOOD VS
FACTEUR, ...

music «expo»



... ET AUSSI, STREET
STYLE SOCIETY, GAME
VIDEO FRESTYLE, ET
BIEN D'AUTRES!



CONCERTS / SPORTS URBAINS / SHOPPING / LIFE STYLE, ...
SINIK/DAVID VENETTA/PATSON/DJ NELSON, ...
SERONT AU MUSIC EXPO, ET TOI?



Mix Vibes présente
Music-Expo
Official After
Party

Samedi 12 décembre de 21h à 2h:
R-cash, M Rode, Coshmar et
Superphonik ...



DOWNTOWN
46 rue Jean Pierre Timbaud-75011

A QUELQUES MÈTRES DU MARCHÉ DE NOËL DE LA DÉFENSE !

KAPORAL 5

Virgin
17

mcm

VOLTAGE

GOOM

Directsoir

AUTOCOLLANT

RICARD
LIVE
MUSIQUE

LES STUDIOS
DE LA SEINE

WWW.MUSIC-EXPO.COM